

Le Franc-Parleur

" Qui bene amat, bene castigat, --- " Qui aime bien, chatie bien "

VOLUME III—No 40

JOURNAL DE COMBAT ET DE CRITIQUE

QUÉBEC, VENDREDI, LE 29 MARS 1918

LE NUMERO : CINQ SOUS
PAR AN. \$2.00
EN VILLE. \$2.50

RAOUL RENAULT, Directeur

Rédaction et Administration :
117, COTE DE LA MONTAGNE
Tél. 3554 ; Rés. 3517.

Nous avons rechauffé des vipères

Ce sont nos courageux missionnaires qui, les premiers, ont pénétré dans les forêts de l'Ontario et les plaines de l'Ouest pour y répandre, parmi les peuplades sauvages qui alors les habitaient, la lumière du christianisme ; ce sont nos intrépides explorateurs, descendant de quelques années seulement nos hardis colons, qui ont découvert les fertiles régions de la péninsule du Niagara et des grands lacs ; ce sont nos hardis colons qui, les premiers, se sont enfoncés dans la profondeur des forêts ontariennes et dans l'immensité des plaines de l'Ouest pour y fonder des colonies devenues aujourd'hui de grandes villes.

On n'a qu'à relire, pour s'en convaincre, l'histoire des missions du Nord-Ouest, le récit des pérégrinations de La Vérendrye, de ses quatre fils et de tous les autres explorateurs, la biographie des Canadiens de l'Ouest par Tassé, pour se convaincre qu'aux nôtres revient l'honneur d'avoir, les premiers, foulé ce sol encore vierge, d'y avoir jeté les premières semences de la civilisation, d'en avoir découvert toute la richesse et d'y avoir planté les premières habitations.

C'est de la Nouvelle-France que partirent ces missionnaires et ces explorateurs ; c'est de la province de Québec que se dirigèrent les premiers colons.

Lors de l'union du Haut et du Bas-Canada par l'acte d'union de 1840, la plus vieille province du Canada, la province de Québec, fut traitée sur le même pied que l'Ontario. L'acte d'union lui donna le même nombre de députés, bien que sa population fut de 600,000 contre 486,000 pour l'Ontario ; quant aux finances, qui étaient très prospères dans le Québec, tandis que le budget de l'Ontario était très obéré, il n'y eut aucune compensation. Prévoyant l'union, le gouvernement du Haut-Canada s'était pressé d'ordonner de grands travaux publics qui grevaient son crédit de \$5,458,823.09. D'après une clause toute spéciale de l'acte d'union, la province de Québec, qui n'avait pas de dettes, fut appelée à partager le fardeau de cette dépense dont seule la province d'Ontario devait profiter.

C'est là le traitement équitable que nous avons reçu alors. Nous commencions déjà à nous saigner pour engraisser ceux qui devaient plus tard nous traiter en parias.

Lors de la première session sous l'union, après une campagne électorale qui rappelle celle que nous venons de subir, où l'on défendait systématiquement certains comtés de la province de Québec, le gouvernement vota, pour diverses améliorations publiques, 1,659,682 livres sterling. De ce montant, seulement que 73,000 livres furent dépensés pour la province de Québec, la balance alla à l'Ontario.

Depuis lors, la proportion a été la même.

La province de Québec a contribué sa quote-part pour la construction des canaux, l'amélioration de la navigation sur les grands lacs, l'érection de nombreux éleveurs, la construction du Pacifique, du Grand-Tronc, du Grand-Tronc Pacifique, du Canadien Nord et d'une quantité énorme de travaux publics qui ont été faits dans l'Ontario et dans l'Ouest.

Avons-nous bénéficié de tous ces travaux dans la mesure de la contribution que nous avons été appelés à y souscrire ? Assurément non. Les bénéfices que nous avons pu en retirer, assez difficiles à établir, il est vrai, d'une façon exacte, ne doivent pas atteindre dix pour cent de notre contribution directe.

A-t-on jamais récriminé ? Nos hommes publics, à quelque parti auxquels ils ont appartenu, ont-ils jamais élevé la voix pour protester contre cette exploitation que l'on faisait de la province de Québec pour l'avantage de l'Ontario et de l'Ouest ?

Pas que nous sachions.

Toujours nous nous sommes montrés bons princes, toujours nous avons approuvés ces dépenses qui devaient promouvoir le progrès du pays.

Si nous avons toujours été, par atavisme, provinciaux dans nos idées et nos aspirations nationales, nous avons toujours été, par contre, très larges sous le rapport des obligations que les gouvernements contractaient pour semer partout largement l'argent nécessaire à l'édification de travaux publics.

Il n'est donc pas exagéré d'affirmer que la province de Québec, par le fait qu'elle est la plus vieille province du pays, a contribué plus que toute autre au développement du Canada, et qu'elle est de droit, celle qui aurait dû bénéficier, au moins pour sa part, des largesses des gouvernements. Ce n'est pourtant pas ce qui a été fait. La plus grande partie des travaux publics qui ont été exécutés dans notre province sont des travaux qui ont bénéficié à l'Ontario et à l'Ouest. Le creusement du Saint-Laurent de Montréal à l'île-aux-Grues, l'outillage des ports de Montréal et de Québec, sont des travaux qui étaient nécessaires pour permettre à l'Ouest de s'approvisionner et d'expédier ses produits.

Comme les vieux parents, la province de Québec s'est sacrifiée pour ses enfants. Et si le respect paternel tend à s'éteindre chez les enfants, ce respect et cette reconnaissance sont lettres mortes pour les provinces qui nous doivent la vie et la prospérité dont elles jouissent.

Comme nous le disions plus haut, la province de Québec n'a jamais songé, avant aujourd'hui, à reprocher les sacrifices qu'elle a faits sans maugréer pour le développement de l'Ouest et de l'Ontario.

Mais aujourd'hui, en présence de la campagne de préjugés qui se fait contre notre province, il est bon de rappeler succinctement ces faits. Ils ne changeront aucunement l'attitude des Boches de la-bas, mais ils devraient donner à réfléchir à ceux des nôtres qui, les uns par esprit de parti, c'est-à-dire par bêtise, les autres par pusillanimité, sont encore disposés à s'aplatir ou à faire de lâches concessions.

Il est bon que nous sachions que nous avons rechauffé des vipères.

CARNET D'UN BOCHE

Pas en age !

Téledure est un citoyen à part. Depuis qu'il est venu, campagnard qu'il était, s'établir dans la grande ville de Québec, il s'est toujours distingué par ses moeurs et ses manières, des autres habitants de la ville.

Avant qu'il fut marié, il habitait un curieux immeuble qui s'élevait où se trouve aujourd'hui l'hôtel Victoria. Cet immeuble était un vrai capharnaüm. Téledure y avait deux chambres : sa chambre à coucher et un fumoir qui remplissait en même temps les fonctions d'un bureau de travail et d'une salle de réception.

Depuis qu'il est marié, il a habité les quatre coins de la ville, mais toujours sur les confins.

Dans ces parties retirées, la protection de la police est illusoire. C'est pour cela que Téledure a toujours gardé de gros chiens de garde, il en a eu de toutes sortes : Saint-Bernards, terre-neuves, danois, esquimaux ; il a même eu un chien qui était un croisage entre une ourse et un terre-neuve. Tous ces chiens lui ont causé plus ou moins d'ennuis.

L'an dernier, comme il faisait sa tournée habituelle sur le marché, il remarqua un cultivateur qui offrait en vente de jeunes chiens de deux mois. Il s'enquit du père et de la mère, et satisfait des renseignements qu'on lui donna, il en acheta un. Je ne pourrais pas vous dire de quelle race il était : c'était un chien noir.

J'avais oublié de vous dire que Téledure n'avait jamais pris de licence pour ses chiens. Il en avait gardé jusqu'à trois sans payer un sou à la ville. Il alléguait que, bien que payant taxes comme les autres contribuables, et ne recevant aucune protection de la police, il n'était pas tenu de payer de licence.

Les autorités ne chantaient pas sur ce ton-là. Or, un jour, deux mois après qu'il eut fait l'acquisition de son jeune chien sur le marché, une plainte fut portée contre lui, parce qu'il gardait un chien sans licence.

Indigné, il se promit d'aller plaider sa cause devant le recorder.

Au jour fixé, il comparut et présenta le plaidoyer qui suit :

"Qu'il plaise à Votre Honneur, je suis poursuivi parce que je garde un chien sans licence.

"Je conteste cette poursuite et j'allégué qu'il est vrai que je garde un chien ;

"Qu'il est aussi vrai que je n'ai pas pris de licence ;

"Que la ville ne peut pas me forcer de prendre une licence parce que je demeure sur les confins de la ville ;

"Que je garde ce chien pour me protéger contre les voleurs et les maraudeurs, ne recevant aucune protection de la police ;

"Que, de plus, la ville, comme le veut la charte, ne peut imposer de taxes personnelles que sur les contribuables en âge, et que mon chien n'a que quatre mois, qu'il n'a pas, par conséquent, encore atteint sa majorité.

"Et je demande, pour ces raisons, que la plainte soit renvoyée."

Le recorder, bien que se rendant aux justes raisons de Téledure, ne put renvoyer la plainte, mais il suspendit son jugement.

TIBI.

Pelletons pour notre compte

C'est le Nationaliste qui, le premier, a lancé cette phrase. Elle est bien trouvée.

Oui, "pelletons pour notre compte", c'est-à-dire cessons d'être les sciens de bois que nous avons été jusqu'à ce jour. Il n'en faut qu'à nous d'améliorer notre position. Cela ne demandera pas des efforts surhumains, il suffira que nous y pensions un peu.

Nous avons toujours été déboussés, nous n'avons jamais été pratiques. Vivant dans un pays où nous sommes entourés de mercantils, nous devrions être, nous aussi, des mercantils, pour lutter à chances égales.

Les Anglais ont cette qualité, ils se protègent entre eux, ils s'entraident les uns les autres.

Nous n'avons pas eu ce sens pratique. Nous avons contribué à enrichir un grand nombre de maisons et d'institutions anglaises, quand les nôtres péroraient à côté.

On a dit de feu John Price qu'il avait été le père du Saguenay. Ceux qui ont parlé comme cela ont parlé d'une chose qu'ils ne connaissent pas. La vérité c'est que les pauvres mercantils du Saguenay qui ont travaillé pour la maison Price, ont contribué par leurs sueurs à enrichir cette firme. Ils étaient payés en "pitons" échangeables pour de la marchandise à leurs magasins. Il y aurait là une intéressante page d'histoire à faire. Nous la tracerons un de ces jours.

Si nous nous étions toujours fait un devoir d'encourager nos compatriotes de préférence aux autres, notre position serait, aujourd'hui, infiniment meilleure.

Il a fallu une campagne comme celle qui s'est faite en décembre

derrière pour faire ouvrir les yeux d'un certain nombre de nos compatriotes.

On a fini par réaliser la haute qu'un certain élément chez les Anglais entretenait contre nous ; on a vu jusqu'à quels excès ils pouvaient aller pour donner cours à leur fanatisme.

Tout ce qui est français et catholique ne mérite que l'anathème. Quand on a dit, c'est un papiste, on a tout dit.

On a dit que l'argent n'avait pas d'odeur. C'est pour cela que tous ces fanatiques sont toujours empressés d'accepter l'argent que nos bonnasses compatriotes leur envoient.

Nous avons contribué à les enrichir dans une proportion considérable. Nous nous sommes suicidés.

A l'avenir, prenons donc la résolution de garder notre argent dans notre province, dans notre district, dans notre localité, plutôt que de l'envoyer grossir les fortunes des fanatiques ontariens.

Si, au lieu d'envoyer votre argent dans l'Ontario, si au lieu d'acheter des produits ontariens, si au lieu d'achalander le commerçant anglais, vous dépensez votre argent dans votre province et vous encouragez votre compatriote, une partie de cet argent que vous dépensez de la sorte vous reviendra, soit directement, soit indirectement, tandis que du moment qu'il a pris le chemin de l'Ontario ou du gousset anglais, vous pouvez être assurés qu'il ne reviendra pas.

Il est donc important que nous "pelletons pour notre compte."

NOS SURBOCHES

La grande loge orangiste de Manitoba a adopté, récemment, la résolution suivante :

"Que, attendu que la véritable base des différends de race et de bilinguisme dans le Dominion est le désir de la hiérarchie catholique romaine de se servir de ces deux questions pour propager ses ambitions politiques sous le couvert de la religion ; et

"Attendu que le seul espoir d'unité au Canada et de la création d'un peuple vraiment loyal et patriote au moyen de nos diverses nationalités réside dans l'établissement d'une langue nationale pour tous nos citoyens, et un système d'éducation nationale ; et

"Attendu qu'il n'y eut pas de droits à l'usage du français comme langue officielle accordés aux Canadiens-Français aux termes des capitulations, pas plus qu'aux termes du Traité de Paris ; et attendu que les seuls droits dont jouissent maintenant les Français dans Québec proviennent des concessions malavisées faites au moment de la séparation du Haut et du Bas Canada, et aux termes des deux actes impériaux connus sous les noms d'Acte de Québec et d'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, qui peuvent tous deux être rappelés par le parlement impérial ;

"Résolu, que cette Grande Loge d'Orange Provinciale du Manitoba croit que le temps est arrivé pour que les loyalistes du Canada insistent fortement que certains changements soient apportés aux actes impériaux affectant ce pays qui permettront au peuple représenté par le parlement fédéral de décider pour lui-même, et que l'idéal pour lequel il s'agit de lutter est : Un drapeau, une école, une langue officielle d'une côte à l'autre.

"Résolu de plus que cette grande

loge croit que s'il n'existait qu'une langue officielle et un système d'école nationale dans chaque province, une génération suffirait à faire de nous un peuple uni se comprenant mutuellement et travaillant pour les meilleurs intérêts du Canada tout entier, et que c'est maintenant le moment de frapper pour accomplir cette réforme, seule réponse convenable à donner à la campagne dangereuse et provocante de "La Revanche des Boreaux."

La Libre Parole, de Winnipeg, de qui nous empruntons cette résolution, reproduit en même temps le groupe des chefs de la convention orangiste qui a été tenue dans la capitale du Manitoba. Elle ajoute les commentaires suivants :

Il suffit, après avoir lu cette résolution couchée en un anglais pitoyable, commençant par un "that" que rien ne complète, de jeter un instant les yeux sur la photographie des officiers de la Grrrr...ande Loge des Orangistes du Manitoba, pour ne point s'étonner le moins du monde que quelque chose d'aussi naïvement fanatique, d'aussi parfaitement boche ait pu être imaginé. Il suffit de considérer cette bande d'esclaves avec, au cou, le carcan de l'ignorance pour comprendre que de telles caboches rien que de très stupide ne pouvait sortir.

Et pourtant aux quatre coins du pays, cette résolution, venant après les orges de la convention des commissaires d'école de Saskatchewan, va soulever les passions et on peut s'attendre à lire que d'autres semblables seront adoptés un peu partout.

L'Orangisme, la secte la plus dé-

POTINS

ON DIT :

Que Monsieur le curé de Saint-Thomas de Montmagny est malade à l'Archevêché. Jamais un curé malade se retire chez l'Évêque, mais on dit que le palais archiepiscopal appartient à son frère le Grand Vieaire.

ON DIT :

Qu'on lui prépare trois chambres à l'Hôpital Général—c'est un lieu qui appartient à la famille Marois.

ON DIT :

Que la propriété de l'Asile leur appartient aussi, mais ils n'en auront la jouissance qu'après la mort du Dr Brochu.

Un Curé de Campagne.

gradante et la plus violente, la plus méprisable que le monde ait jamais connue, il faut bien le reconnaître, tient aujourd'hui le haut du pavé ; c'est lui qui commande, c'est à lui qu'obéissent, beaucoup sans vouloir l'admettre, les hommes politiques de ce pays. Son influence néfaste se glisse jusque dans nos rangs à nous, Canadiens-Français, et certains de nos hommes publics, sans s'en apercevoir, font son jeu.

Qu'on ne s'y méprenne pas, qu'on ne se contente pas de tourner ces gens-là en dérision ; qu'on voie plutôt à s'armer de plus en plus contre eux, car le jour n'est pas loin où le conflit prendra un aspect où nous aurons besoin de tous nos moyens pour, sinon contrecarrer, du moins atténuer les effets de leur organisation impitoyablement fanatique et de leur propagande hideusement boche.

Comme autant de Bethman-Hollweg, ces individus sont prêts, à la première occasion, à déchirer sans vergogne, les traités et les actes les plus sacrés. Non contents d'avoir inspiré les gouvernements des diverses provinces, mais surtout ceux de cette bonne province du Manitoba, à ne tenir aucun compte des droits réservés à la minorité, à la façon des Prussiens en Alsace-Lorraine, ils sont prêts à user de la force la plus barbare pour imposer leur langue en attendant qu'ils se servent des mêmes moyens pour interdire tout ce qui n'est pas elle, même sur les tombes, comme les Boches dans les pays envahis, et qu'ils en viennent à la persécution religieuse, comme d'ailleurs les commissaires d'écoles de la Saskatchewan. L'autre jour, ne se gênant guère pour le brailler : "One flag, one school, one language, one religion."

Dependant il ne faut pas non plus qu'ils se fassent illusion ; ceux à qui ils s'attaquent en ont vu d'autres. En un siècle et demi, précisément parce qu'ils ont obéi au précepte divin : "Croissez et multipliez", de 50,000 qu'ils étaient ils sont devenus 3,000,000, et si l'on peut juger de leurs résolutions pour l'avenir, par l'intérêt avec lequel ils suivent justement cette campagne de "La Revanche des Boreaux", qui donne la frousse aux adeptes de l'Inepte secte d'Orange, on peut s'attendre à d'assez intéressants résultats dans un avenir prochain.

Marqué au front.

L'hon. M. Murphy a promené, l'autre jour, à la Chambre des Communes, un fer rouge sur le front souillé de l'hon. M. Rowell. Il en restera marqué jusqu'à la fin de ses jours. L'exécution a été tellement complète qu'il en est resté tout abasourdi.

Ce fanatique à l'esprit étroit que Borden s'est racolé, cet arriviste sans scrupule qui voulait naïvement étrangler Sir Wilfrid Laurier, est désormais connu grâce à la flagellation que lui a administrée l'hon. M. Murphy.

Il ne sera plus connu que comme un commercialized Christian, ce qui veut dire un individu qui se sert de la religion pour cacher ses turpitudes.

CARNET D'UN SAUVAGE

La poche de ces dames

Il y a quelques années, c'était tout petit, plus tard, c'est devenu plus long. Aujourd'hui, ça a des proportions phénoménales.

Nous voulons parler des poches de ces dames, de ces immenses sacs que l'on a vu, un bon matin à l'aube de la nouvelle année, apparaître au bras des dames de la haute.

Vous avez dû voir ça comme moi, à la haute-ville d'abord, puis, depuis quelque temps, à St-Roch également.

Ce sont, m'affirme-t-on, les sacs-chocs à la mode.

Pour être bien cotée, la femme, non vieux, lorsqu'elle ira magasiner, ou faire une après-midi de tricotage, devra porter, s'affaissant sous le fardeau, cette énorme, cette ridicule, cette très laide poche.

Je n'en ai pas palpé dans mes mains, de ces poches, mais j'ai vu plusieurs "élégantes" qui en portaient. Ma foi, j'ai trouvé qu'elles avaient l'air des queteuses de par chez nous, lorsque les queteuses se contentaient d'accepter un chéguon de pain, un morceau de savon, ou un œuf. Elles avaient une poche comme cela pour y mettre les aumônes de cette nature qu'elles recevaient. Aujourd'hui, elles ont plus qu'une petite besace où elles enfouissent les sous que vous leur donnez.

Cette poche, donc, a des dimensions qui se rapprochent plutôt de la poche de farine que de la sacoche ordinaire. J'en ai vu qui devaient avoir au-delà de vingt pouces de longueur par une quinzaine de pouces de largeur. Elles n'ont même pas les proportions que recommande l'esthétique et l'on dirait que l'inventeur a voulu les faire aussi horribles que possible.

De loin, il semblerait qu'elles sont confectionnées en indienne et meublées. En tout cas, indienne, satin ou soie, le tissu dont elles sont faites est chamarré de grands fleurs de toutes sortes de couleurs dont les dessins semblent avoir été empruntés à ces papiers-létrés que nous rencontrons assez souvent dans les résidences de petits parvenus.

Cette poche est tout à fait de mauvais goût, elle est ridicule, et elle n'est pas nécessaire. Celles qui les portent ne s'embarrassent jamais de paquets, elles se font délivrer jusqu'à un fuscan de fil et même un papier d'épingles. Toutes celles que j'ai vues semblaient vides, elles étaient plates.

Le contrôleur des vivres devrait proscrire cette poche. Elle surcharge inutilement ces dames, leur impose des efforts futiles et par conséquent elle doit entraîner une plus grande dépense de vivres. L'énergie qui se gaspille ainsi ne profite pas aux Alliés, à moins que cette poche monumentale n'ait été créée que pour transporter, d'un salon à l'autre, le tricotage de ces dames et leur approvisionnement de caquetage.

Cette poche aux dimensions démesurées et le dégoûtant étalage des modes du printemps, que l'on peut voir dans toutes les vitrines, m'attristent. On ne dirait pas que dans trois ou quatre mois nous aurons peut-être la famine.

C'est désolant.

TIBI.

Rêverie dans une église

(Traduction d'un article de Miss Queenie FAIRCHILD, paru dans le Daily Telegraph):

Pendant que les fidèles se rassemblaient dans la vieille basilique de Québec, pour les vêpres, l'orgue faisait entendre une improvisation en mineur. D'officieux bedaux allaient et venaient le long des allées de la nef, drapés de longues houppelandes noires, les épaules couvertes de voyantes capes rouge et or dont l'aspect reportait la pensée aux temps passés. Un piétinement rapide et prolongé signala l'entrée des élèves du Séminaire attachés à l'église et fondé par l'évêque de Laval d'après ses plans pour assurer l'avenir religieux de Québec. Comme ils se rendent à la place qui leur est assignée entre le sanctuaire et les bancs de la nef, l'évolution des écoliers, reconnaissables à leur costume noir nervuré de vert, ployant le genou et se redressant avec ensemble en passant au balustrade, fait songer aux gracieuses plongées d'un volier d'hirondelles entrevu au crépuscule.

Les yeux se sont à peine habitués à cette cinématographie, que soudain tout le luminaire électrique s'éteint. Au même moment, par une porte latérale du chœur on voit émerger les premiers figurants d'une autre plus imposante procession; en passant devant le maître-autel pour gagner leurs stalles, des files entières d'enfants de chœur en surplis blancs s'inclinent révérencieusement. Derrière eux, le clergé par ordre de dignité; d'abord un pompeux Monseigneur, suivi d'autres plus magnifiques, drapés de camails indiquant leur rang hiérarchique; enfin, le Cardinal lui-même revêtu de rutilante soie écarlate, le successeur de toute une lignée de brillants évêques français de Québec.

Au lieu de chercher à suivre l'ordre des cérémonies, je me laissai glisser en pleine rêverie au moment où le prêtre se prosternait dans une prière silencieuse. En un clin d'oeil, la vaste cathédrale m'apparut réduite aux proportions d'une pauvre vieille église toute petite, avec pour tout éclairage quelques luminaires dont la flamme papillonnait au courant d'air; les cérémonies, bien que les mêmes, à travers tous les âges, étaient singulièrement dénouées de la majesté de la présente mise en scène. Une fantastique note de musique frappa mon oreille — peut-être n'était-ce que l'écho montant des sons de l'orgue; toujours est-il que je crus y percevoir le sanglot d'un vieux violon joué il y a des siècles de cela dans l'église paroissiale de Québec. Nous savons l'émerveillement que causa la première audition de musique d'église sur les confins de la grande solitude canadienne; les Pères missionnaires ont consigné le fait dans leurs annales avec une joie que nous partageons aujourd'hui d'autant mieux que nous sommes les témoins de la récompense qui a couronné leurs héroïques travaux.

Un moment, le haut plumage d'un chapeau de femme vint se placer entre moi et le brasier de l'autel: nouveau changement de décor. Ces plumes surmontaient le tricorne d'un brillant chevalier d'autrefois; l'église parut bondée de personnages pittoresques en habits à larges basques et en bottes montantes, groupés autour d'un vice-roi de France, mais celui-ci entend se passer de leurs petits soins, repousse le moelleux coussin qu'ils ont mis devant lui et s'agenouille humblement sur le parquet nu.

De l'entrée de la basilique m'arrive maintenant un grand bruit de pas, c'est peut-être l'arrivée d'une garde mettant fusil à terre; mais non, ce ne peut être rien de tel, car de nos jours on n'entend plus le culte à la façon du hautain gouverneur Frontenac, qui ne marchait jamais qu'entouré d'une escorte toujours prête à faire payer cher tout manquement d'égards à son maître, surtout à la suite de ses altercations avec l'Intendant ou l'Evêque à la table du Conseil. Les marguilliers sous leur dais princier ne sont pas plus

jaloux de leur privilège exclusif de place de ban que ne l'étaient nos Conseillers Souverains de 1667, car leur ordre de préséance était strictement défini; le Charlier de Lotbinière de cette époque figurait lui troisième civil dans toute procession religieuse.

Nous nous levons et nous nous rasseyons de nouveau. Le sermon commence, mais mon attention est distraite du côté du Cardinal, dont le profil est d'une telle immobilité qu'on le prendrait pour la statue du grand Laval. Je me surpris à me demander quelles pensées s'agitent derrière ce masque impassible d'un Prince de l'Eglise, jusqu'au moment où un mot maintes fois répété par le prédicateur finit par m'obséder moi-même: "La guerre! la guerre!"

La guerre! De quelle guerre s'agit-il? Car Québec a essuyé tant de sièges qu'il m'est difficile de confiner ma pensée aux choses contemporaines. N'est-ce qu'un écho lointain de la voix de Monseigneur Pontbriand qui, dans l'enceinte de cette même cathédrale en 1759, suppliait ses ouailles, non seulement de prendre les armes, mais de prier plus fort et de vivre plus sobriement que jamais, pour que l'Anglais ne s'emparât pas du Canada et ne dépouillât pas ses habitants de leur foi catholique? N'est-ce pas plutôt l'écho plus rapproché et plus distinct d'une autre voix résonnant quarante ans après, comme une réponse aux futiles alarmes de Monseigneur Pontbriand; celle de Monseigneur Plessis, lorsqu'il félicita son peuple d'avoir miraculeusement échappé, grâce au régime britannique, à la Terreur et aux profanations de la Révolution française? Ce *Te Deum* à l'occasion de la victoire de Nelson passe pour avoir largement contribué aux bonnes relations entre le gouvernement anglais et l'Eglise du Canada. Ah! si ces vieux évêques avaient pu avoir une vision, prévoir qu'un jour le chapeau de cardinal flotterait sous les voûtes de la cathédrale qu'ils ont tant aimée! Au-dessus des cryptes où reposent les restes de la plupart des acteurs du drame de Québec, dont les signatures précieusement conservées dans les archives sont d'une inestimable valeur pour l'histoire, et dont les portraits et les reliques sont notre trésor national!

Mais l'office est fini, le cortège se forme, et lentement enfants de chœur, prêtres, monsignors, cardinal passent et disparaissent.

Au dehors, à travers les flocons de neige qui descendent mollement sur l'historique Place, les maisons dalentour, avec leurs toits pointus et leurs vieilles lucarnes, gardent leur aspect 17e siècle; amorti le tintamarre du trafic moderne, parti l'indiscret touriste, Québec est encore tout à nous.

OEUFs ET VOLAILLES

Nous sommes la plus grande Ferme Avicole Prêe du Pays. Elevons, achetons, échangeons, vendons tout ce qui est connu en fait de Volailles, dans une Base-Cour moderne. Poultes, Canards, Oies, Dindes, Pigeons, Lapins, Paons, Outardes et Canards sauvages domestiqués. Pintades, Tourterelles, Serins, Etc. Nous possédons quantités de Coquets de toutes races pures, Dindons, Bronzés, Jars Toulouse, Jars Canard Pékin, Courcours Indien-Rouge, Cayuga — Sauvages, Orpington Fauve, etc. Oeufs maintenant prêts pour incubation. Demandez notre catalogue illustré de 20 gravures, des Races de Volailles les plus avantageusement connues au pays, 15 sous par maille. Aussi Traités Elémentaire en français sur l'Elevage du Dindon, 25 sous. Toutes nos Races garanties strictement Pures et Primées. Incluez toujours 10 centimes pour réponse, car nous recevons quantité de lettres tous les jours et notre bon Roi George fait pas de crédit. Nous avons les animaux Jersey et Short-horn Enregistrés. Stock à vendre. Ecrivez ici avant ailleurs, nous sommes Canadiens-français, et nous garantissons satisfaction.

La Ferme Avicole Yamaska-St-Hyacinthe, Qué. ARTHUR S. COMEAU, Propriétaire.

Brouin, & Amyot
EDIFICE DU QUEBEC RAILWAY
PAUL DROUIN, L.L.
AVOCAT
Edifice Quebec Railway
Résidence: 98, rue Crémazie, QUEBEC
TELEPHONE 6272

VENTE A L'ENCHERE

Canada
Province de Québec,
District de Québec.
No. 298.
Dans l'affaire de
RÉ: J. GUAY & FILS,
Tanneurs,
Québec,
Insolvables.

Avis est par le présent donné que, MARDI, LE 9 AVRIL, 1918, A 11 heures A. M. sera vendu à nos bureaux l'actif de cette succession, comme suit:

Item A.—La propriété occupée par le failli comme tannerie, connue et désignée sous les numéros 2176-7-8-9 du cadastre pour la paroisse Saint-Sauveur de Québec, située rue de Courcelles, Saint-Malo, sujette à une rente annuelle de \$79.44, payable le 1er mai aux Dames Ursulines de Québec. . . . \$12,000.00
Machineries servant à l'exploitation de la tannerie. . . . 3,800.00

\$20,800.00
Item B.—Stock de cuirs. . . . 5,339.17
Item C.—Matériaux pour fabrication. . . . 1,623.63
Item D.—Ameublement. . . . 164.00
Item E.—Roulant. . . . 626.20
Item F.—Outillage. . . . 1,349.62
Item G.—Dettes déléguées. 1,035.76

Les listes d'inventaire, titres et certificats d'enregistrement pourront être examinés sur demande aux bureaux des soumissionnaires.

La manufacture sera ouverte pour visiter les 6 et 8 avril 1918, de 8 heures A. M. à 5 heures P. M.

Conditions de paiement: Comptant.
LARUE, TRUDEL & PICHÉ,
Curateurs.

Bureaux: "Edifice Dominion",
126, rue St-Pierre, Québec.

AVIS D'INCORPORATION

"Rock Ornamental Company, Ltd."

Avis est donné au public que, en vertu de la loi des compagnies de Québec, il a été accordé par l'administrateur de la province de Québec, des lettres patentes, en date du 1er mars 1918, constituant en corporation MM. Napoléon Fournier, ingénieur-mécanicien, Ernest Côté, mécanicien, Antonio Dubuc, mécanicien, Henri Pouliot, notaire, tous quatre de Québec, et de J. Wilbrod Godin, commis-marchand, de Lévis, dans les buts suivants:

S'occuper spécialement de tout ce qui concerne l'industrie du béton; construire ou acquérir par achat ou tout autre titre équivalent des fourneaux à chaux, des briqueteries, des établissements pour la préparation du ciment, du plâtre, de l'asphalte, de la terre, des scories, des tuiles, du béton et des peintures; d'acquieser par achat, par bail ou tout autre titre équivalent des carrières de pierre, des limites à bois ou des terrains produisant toute sorte de bois; d'acquieser par achat ou tout titre équivalent, des terrains contenant la matière première propre à l'exploitation du commerce de la compagnie; de faire le commerce d'importation ou d'exportation, en gros ou en détail, de tous les matériaux de construction ci-dessus décrits, et en outre, de tous les tuyaux en grès, en fer, en plomb de toutes variétés et de toutes espèces;

D'employer les fonds de la compagnie, en tout ou en partie, pour acquieser des actions d'autres compagnies, ou pour acquieser l'actif, l'actif, l'actif et autres valeurs de toute sorte ou personne exploitant un commerce quelconque;

De faire des emprunts sur le crédit de la compagnie; d'émettre des bons, obligations ou autres valeurs et les donner en garantie ou les vendre pour les prix et sommes jugés nécessaires, pourvu que ces bons, obligations ou autres valeurs ne soient pas pour une somme moindre que celle de cent piastres; d'hypothéquer ou donner en garantie les immeubles ou donner en garantie les biens meubles de la compagnie, ou donner ces deux espèces de garanties pour assurer le paiement des bons ou obligations de la compagnie et de tous emprunts faits par la compagnie;

Et sans limiter la généralité des susdits pouvoirs, faire toutes choses et affaires qui peuvent être jugées nécessaires et utiles relativement aux fins pour lesquelles la dite compagnie est incorporée, sous le nom de "Rock Ornamental Company, Limited", avec un capital social de vingt mille piastres (\$20,000.00), divisé en deux cents (200) actions de cent piastres (\$100.00) chacune.

La principale place d'affaires de la corporation, sera à Québec, dans le district de Québec.

Daté du bureau du secrétaire de la province, ce premier jour de mars 1918.

Le sous-secrétaire de la province, C.-J. SIMARD.

Procureur: Henri Pouliot, N. P., Edifice Quebec Railway.

"Vin Tonique Royal"

Puissant tonique, apéritif et reconstituant à base de Fer et de Phosphates. Rend les forces, l'énergie, la santé à tous. Notre VIN TONIQUE ROYAL est agréable au goût, approprié à toutes les conditions de santé et garanti inoffensif.

PROCEDEZ-VOUS-LE A LA

PHARMACIE L.-E. MARTEL
51, RUE ST-JOSEPH, ST-ROCH Tél. 2483.
ET
MARTEL & DION
PHARMACIENS
105-109 RUE ST-JOSEPH- PHONE 6161

VOUS MESSIEURS

VOUS PORTEZ LES VETEMENTS SEMI-READY

A votre allure il est facile de le constater
Un Cachet Particulier

Vous distinguez des autres lorsque vous êtes revêtus de ces vêtements.

Arrêtez cet homme sur la rue ouvrez son habit et regardez dans la poche intérieure. Vous verrez la marque **Semi Ready**. Avec le prix marqué en chiffre

depuis \$15.00 en montant

Le même fini quelqu'en soit le prix

Jules Gauvin
Représentant
St-Roch. Québec

LINDSAY

\$56.25 Achètent un bon Pathéphone et 25 disques doubles "Emerson" (50 selections)

A ce prix nous vous donnons un magnifique instrument possédant toutes les hautes qualités du phonographe

"PATHEPHONE"

Il joue tous les disques, à saphyr et à aiguille. Cabinet en acajou, etc.

Conditions: \$10.00 comptant et \$1.50 par semaine.

Faites venir un catalogue illustré

Aussi, un assortiment considérable d'autres phonographes, parmi les marques "COLUMBIA-GRAMOPHON", "SONORA", et "PATHEPHONE", depuis \$24.00 à \$400.00

Choix d'au delà de 7000 disques doubles depuis 45c et plus.

Rendez-vous à nos salons de phonographes, entendre votre morceau favori.

C.-W. Lindsay, Limitée.
Edifice "LINDSAY"
201-203, rue St-Jean, QUEBEC
Magasin ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures.

SI VOUS DEMENAGEZ

Voyez à ce que l'éclairage de votre future résidence soit fourni par la

Public Service Corporation

Tarif le plus bas - Economie de dix p. c.

LE MEILLEUR SERVICE POSSIBLE

Eclairage—Force Motrice—Cuisson—Chauffage

TELEPHONE 5050 BUREAUX (53 rue de la Couronne 148 rue St-Jean)

J'offre, sujet a vente antérieure,
ET POUR RAPPORTER 6%

\$275,000.00 DE DEBENTURES de la ville de Sherbrooke, échéant le 1er mai 1927.

\$100,000.00 DE DEBENTURES de "Les Syndics de la paroisse de St-Cyrille de Normandin, comté du Lac St-Jean".

But de l'émission: **CONSTRUCTION D'UNE EGLISE.**

\$20,000.00 DE DEBENTURES de la ville de Rimouski, échéant depuis 6 ans à 20 ans.

NAP.-G. KIROUAC

EDIFICE BANQUE UNION
56, rue St-Pierre, Québec

ANCHOR WEAKNESS CURE
IL GUERIT L'HOMME FAIBLE, LA FEMME FAIBLE, LES ENFANTS FAIBLES, LES JEUNES FILLES FAIBLES.
EN VENTE PARTOUT

6% 6%

6%
4 1/2 ans

NOUS OFFRONS EN VENTE
\$950,000.00
d'Obligations Municipales
— QUE LA —
Cite de Trois-Rivieres

vient d'émettre pour consolider la balance de sa dette flottante et terminer ses travaux en cours.

COUPURES: \$100, \$500, \$1000.

Ce placement par la garantie et les avantages qu'il offre est certainement le plus avantageux et le plus intéressant qu'il y a actuellement sur le marché des Obligations Municipales.

S'adresser à

Provincial Securities

LIMITED.
J. H. Boisvert, N. P., Directeur Gérant.
105 Cote de la Montagne
Phone 6377. Québec

6% 6%

AVIS

Nous avons le plaisir d'annoncer au public que nous avons obtenu et contrôlons la vente des automobiles et châssis.

FORD

pour le district de Québec. Cependant nous continuons comme par le passé notre commerce de matériaux de construction

Dans ces deux départements un service prompt et courtois vous est assuré.

PRUNEAU & CIE

142 RUE ST-PIERRE

LE JARDIN SECRET DE MIGNOT

Le coin n'était pas franc : la preuve. De minute en minute, avec une régularité d'horloge, trois pièces de 105, qui tiraient par deux des fusants, crachaient leur grêle effrayante en plein sur le chemin. C'était vite fait, j'avais le temps de me jeter derrière moi, et quand je me retournais, Mignot, le petit "téléphoniste", avec lequel je venais de "réparer", était en travers du caillebotis, les yeux ouverts, mais sans regard, une main sur son front, un beau pain à cacheter rouge qui bouillonnait doucement. Je traînai Mignot par le collet jusqu'à la souche protectrice ; je pris un portefeuille et son livret, sa montre et sa bourse vide, et je partis au trot, ma déronleuse me battant le côté parce que je ne pouvais rien faire de plus et que l'arrivée de six obs suivants devenait imminente.

On remit au capitaine la montre, le livret, la plaque et le porte-monnaie, mais j'ai gardé la pochette.

Seul, au fond de mon coin-de-sûreté, je fouais et je trouvais ce que voici : Deux feuilles de papier vert tendre, patiemment ornées au canif, formant une sorte de carnet ; le temps, la tiédeur du corps, en avaient comme affiné la nuance vulgaire ; entre elles, des fleurs, quelques-unes très vieilles, trois printemps au moins ; une lettre :

— Merci beaucoup, mon cher Mignot, des nouvelles que vous m'envoyez si régulièrement. Continuez à veiller sur lui. Surtout, s'il lui arrive quelque chose, dites-le moi. J'ai reçu le mandat

de cinq francs que vous m'avez retourné. Je ne voulais pas vous froisser. Je tâcherai de trouver un souvenir que vous puissiez accepter. Bien à vous—Hélène R..."

Puis une carte où de minuscules pétales de myosotis champêtres collés avec minutie dessinaient des lettres et ces lettres disaient : "J'aime Hélène R..." Des fleurs sèches, une autre lettre où l'attentive correspondante "le" recommandait encore à la vigilance de Mignot. Il avait soigneusement pointillé les marges de petits trous et enfilé dans chacun d'eux la tige d'une violette ; mais, en outre, de sa main paysanne, il avait encadré la signature de mots qui formaient avec elle cette intime déclaration : "J'aime Hélène R... pour toujours." Plus bas : "Elle le saura jamais". Et puis toute une liasse de petits rubans de papiers et chacun d'eux n'était autre chose que la dernière ligne d'une lettre, avec, le plus souvent, la même formule : "Bien à vous, Hélène R..." Encore des fleurettes agencées en un cœur où s'inscrivaient les initiales H. R...

Je refermai ce petit musée, cet herbier symbolique dont Mignot possédait seul la clef mystérieuse. Pauvre Mignot, il semblait un gosse malgré ses vingt-quatre ans, avec sa face ronde, sans moustache et son nez en bille ; peu bavard, bon copain, certes, et d'humeur souriante. Mais jamais il ne parlait de femmes ou d'amouret-

SCOTCH WHISKEY CRAWFORD
ESSAYEZ-LE

tes ; on ne l'en blaguait même plus car ce n'est vraiment qu'au pays des saes-à-terre qu'on enseigne à prendre les gens comme ils sont.

Et pendant que j'offrais au petit Mignot l'oraison de mon souvenir, Suite à la 4ème page

ALPHONSE HUARD NOTAIRE

Argent à prêter sur hypothèque
EDIFICE QUEBEC RAILWAY
Tél. 2113.

A VENDRE.—Bonne maison de huit chambres, cave de six pieds, toutes les améliorations modernes, aqueduc, lumière électrique, etc. Située à Beauport, près des chars, de l'église et du collège. Peut être divisée en deux logements. Prix très modéré. S'adresser, pour plus de détails, à Cassier 8, bureaux du Franc-Parleur, 147, Côte de la Montagne.

Nous recommandons les produits
PURITAS
CONSERVEZ LES COUPONS.



Hotel St-Roch

Situé au centre commerciale de la ville. Moderne sous tous les rapports

Place Jacques-Cartier.

PLAN AMERICAIN
CAFF
CUISINE
RECHERCHEE
SERVICE
ATTENTIF

HORAIRE D'HIVER

Du 26 novembre au 24 avril, de 6.30 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir, les deux bateaux partiront simultanément de chaque débarcadère toutes les demi-heures pour traverser le fleuve. Ensuite, un seul bateau fera le service comme suit :

De Québec :	De Lévis :
6.30 p.m.	6.45 p.m.
7.00 "	7.30 "
9.00 "	9.45 "
10.45 "	11.15 "
11.45 "	12.15 "

AD. TANGUAY,
Gérant

HOTEL RIENDEAU, LTEE

Le rendez-vous des Canadiens Français.

38-60 PLACE JACQUES-CARTIER
MONTREAL

Situé près du Palais de Justice et de l'Hôtel de Ville, à proximité des gares de chemins de fer et du Pont.

WILFRID GERVAIS, PRES.-TRES.
A. SAMSON, VICE-PRES.-SEC.

Téléphone Main 6131
L'hôtel a été récemment remis à neuf. Confort à prix modérés.

J. E. Bédard, Oct. Bélanger
L. I. C. L. I. C.

BEDARD & BELANGER

COMPTABLES
AUDITEURS

— ET —
LIQUIDATEURS DE FAILLITES

REGLEMENT DE COMPROMIS

entre
DEBITEURS et CREANCIERS

101, RUE ST-PIERRE,
QUEBEC.

Téléphone 1412

VICTOR PLAMONDON

MARCHAND DE
MATERIAUX DE
CONSTRUCTION
DE TOUTES SORTES

1235, RUE ST-VALIER

Téléphone 6180

BREVETS D'INVENTION

En tous pays. Demandez le GUIDE DE L'INVENTEUR qui sera envoyé gratis.
MARION & MARION
364 rue Université, Montréal.

E. TANGUAY J. H. LEBON

TANGUAY & LEBON
ARCHITECTE

201 RUE D'AIGUILLON
Tél. 1466.

6% 5 ANS 6%

NOUS OFFRONS EN VENTE

\$485,000.00

de débetures de

LA COMMISSION SCOLAIRE

De la ville de TROIS-RIVIERES

REMBOURSABLES EN 1922

portant intérêt

6%

Dénominations : \$100 et \$500

Payable semi-annuellement

S'adresser à
Provincial Securities Ltd.

105 Cote de la Montagne

J. H. BOISVERT, N. P., Directeur-Gérant.

Téléphone 6377. QUEBEC.

6% 6%

NEPTUNE INN

Geo. LeVallée, prop.

115, COTE de la MONTAGNE

Plan Américain et plan Européen

TAUX : \$2.00 PAR JOUR ET PLUS

Téléphone 1708

Téléphone 1852



Bureau de Placement Provincial

(GRATUIT)

No. 246, Rue St-Joseph - Québec.

Heures de Bureau : 9 hrs a. m. à 5 hrs p. m.

TELEPHONE : 2933

Il est de l'intérêt des serveurs et des patrons, de l'employé et de l'employeur, de faire connaître au Bureau de Placement, toutes les demandes ou offres d'emplois dont ils ont besoin.

C'est en se tenant en rapport constant avec le Bureau de Placement que les employés trouveront vite de bonnes places, et que les patrons pourront obtenir les meilleurs employés.

Ne pas oublier que l'action du Bureau de Placement s'étend à toutes les branches du travail et de l'industrie sans exception.

Ainsi donc, que tous les patrons ayant besoin d'employés s'adressent au Bureau de Placement Provincial, où ils trouveront un service de premier ordre pour leur fournir promptement des employés, et cela sans aucun frais.

Chaque jour amène au Bureau de Placement Provincial quantité de personnes sans emploi. C'est dire que ce Bureau est la meilleure place pour ceux qui ont besoin d'employés.

Les patrons et les chefs d'établissements industriels qui désirent faire leurs engagements eux-mêmes, sont cordialement invités à venir au Bureau de Placement. Il y a à leur disposition un bureau bien installé pour toute affaire qu'ils désiraient transiger, et cela gratuitement.

ALFRED CROWE,

Surintendant.

LA CAISSE D'ECONOMIE DE NOTRE-DAME DE QUEBEC

BANQUE D'EPARGNES

BUREAU PRINCIPAL : 21, rue St-Jean, Québec.
SUCCURSALES A QUEBEC

ST-ROCH Coin des rues St-Joseph et du Pont
ST-SAUVEUR No. 801, rue St-Valier
JACQUES-CARTIER Coin des rues St-Joseph et Caron
ST-JEAN-BAPTISTE Coin des rues Claire-Fontaine et St-Jean
BASSE-VILLE Coin Côte de la Montagne et rue St-Pierre
LIMOULOU Coin de la 5e Rue et de la 4e Avenue
SUCCURSALES A LEVIS

LEVIS No. 109, rue Commerciale
LEVIS No. 20, rue Eden

La Caisse d'Economie, en raison même de sa charte et de la nature de ses opérations, offre à ses déposants des garanties exceptionnelles.

HOTEL VICTORIA H. FONTAINE PROP.

Plan américain et européen

\$2.50 et plus Avec Min \$3.00 et \$3.50

Hotel Blanchard

JOS. CLOUTIER, Propriétaire

Carré Notre-Dame - Plan Américain et Européen

TÉLÉPHONE 1916

A proximité du Richelieu et des rues de chemin de fer



Aucune Bière

Ne surpasse ou égale la BIERE

CHAMPLAIN

C'est la plus hygienique,
la plus digestive,
la plus rafraichissante!

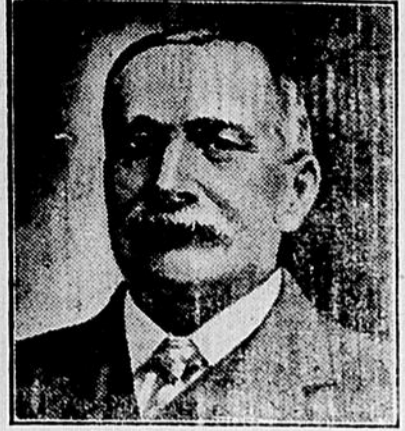
La Brasserie Champlain

LIMITEE
QUEBEC

La Bière et le Porter
CHAMPLAIN
sont les favoris des sportifs

PROSTRATION NERVEUSE AIGUE

Tous remèdes inutiles, jusqu'à l'essai de "FRUIT-A-TIVES".



MR. JAS. S. DELGATY

R.R. No. 4, Gilbert Plains, Man.
 "En 1910, j'eus une prostration nerveuse sous la forme la plus grave; de 170 livres j'en vins à peser 115. Les médecins désespèrent de mon rétablissement, et tous les remèdes que je prenais étaient d'aucun effet. Enfin, un ami me conseilla de prendre 'Fruit-a-tives'.
 Mon état s'améliora tout de suite; et après avoir pris de ce remède aux fruits, durant 3 ou 4 mois, j'étais revenu à mon état de santé normal. Jamais au cours de vingt ans, je n'ai joui d'une aussi bonne santé que depuis six ans. Nous ne sommes jamais sans une boîte de 'Fruit-a-tives' à la maison."
 JAS. S. DELGATY.
 50c. la boîte, 6 pour \$2.50, boîte d'essai 25c. Chez tous les pharmaciens et chez Fruit-a-tives Limited, Ottawa.

LE JARDIN SECRET DE MIGNOT

Suite de la page 3

venir, peu à peu me revenait à l'esprit une histoire qu'il m'avait contée à voix basse, il y a bien longtemps, en novembre 1914, un soir que nous étions roulés dans nos couvertures, parmi la paille d'une grange.

Le 3 août, tandis qu'on embarquait, dans la fièvre et le soleil, que les ressorts des trucs pliaient sous les pièces hissées à bras, que les hommes s'affairaient, enivrés d'inconnu, d'orgueil et de petit bleu, que les chevaux affolés tapaient à pleins sabots dans les parois sonores de leurs wagons, Mignot, le mousqueton au bras, se trouvait de faction à l'une des portes de la gare, avec, pour consigne: "Ne laissez entrer aucun civil!" Alors une dame s'était ap-

prochée de lui, ce qu'on appelle, en garnison, une chic femme; blonde, mais blonde! jeune, bien sûr, mais plus très jeune, enfin très belle, quoi! D'ailleurs, il l'avait bien reconnue, c'était "l'amie du capitaine".

Elle aurait voulu passer pour voir une fois encore son ami, de loin. Mais la consigne était formelle, comme on chante. Elle avait fait quelques pas, s'en allant, puis elle était revenue vers Mignot; il vit très bien que ses beaux yeux, dont se froissaient un peu les paupières sombres, étaient pleins de larmes à peine contenues; même une goutte de cristal roula sur une pommette d'un rose parfait.

—Vous connaissez le capitaine Adrien?

—Oui, madame, c'est mon capitaine.
 —Tenez, voici mon adresse sur cette carte, vous avez l'air d'un bon petit, je vous en prie veillez bien sur lui... vous m'écrirez dès que vous pourrez pour me dire comment il est, parce que vous savez, lui, il ne pensera pas à m'écrire dans tout ça; et s'il lui arrive d'être blessé ou... un malheur, vous me l'écrirez, dites, vous ne me laisserez pas dans l'inquiétude... il n'est pas méchant, n'est-ce pas, le capitaine Adrien... Elle n'en dit pas davantage et se sauva très vite parce que, telles de petites folles qui entendent passer la musique, les larmes volaient toutes sorties à la fois.

A la nuit, je partis avec les deux canonniers munis d'une pelle, d'une pioche et d'une croix de bois. On porta Mignot sur le rebord du talus et pendant qu'on préparait ses très simples obsèques, je reglissai la pochette entre sa poitrine et sa chemise épaisse.

Les deux hommes eurent vite achevé la première partie de leur triste et banale tâche; ils s'approchèrent:

—On a pris son livret, sa plaque, dit l'un d'eux.

—Oui, répondis-je.

Et Mignot fut posé dans sa couche d'argile; et avec lui fut recouvert son secret, le très cher secret d'un petit soldat amoureux d'une dame aux yeux en pleurs, d'une dame peut-être un peu trop blonde, peut-être un peu trop par fumée, peut-être un peu trop belle, et à qui, de toute sa vie, il n'avait parlé qu'une fois.

ROBERT REY.

 Raoul Fafard, Armand Sylvestre,
 L. L. B. L. L. B.
 Tel. Rés. 0316 Téléphone 6347 T. L. R. T. L. R. 3475
FAFARD & SYLVESTRE
 AVOCATS
 85, Rue St-Pierre

J.-PHILEAS CANTIN
 NOTAIRE
 Argent à prêter sur hypothèque.
 Bureau du jour, Bureau le soir,
 126 rue St-Pierre. 1136 rue St-Joseph.
 Téléphone No 944. 2 1110.

AVIS
 Province de Québec,
 District de Québec,
 Cour Supérieure.
 No. 462
 Dame Anna McKensie, épouse de Joseph Breton, menuisier de la paroisse de St-Gervais, dûment autorisée à ester en justice.
 Demanderesse:
 vs
 Le dit JOSEPH BRETON. Défendeur.

Une action en séparation de biens a été instituée en cette cause le 25 février 1918.
 Québec, 2 mars 1918.
DROUIN & AMYOT.
 Procureurs de la demandesse.
 8—mars 5fs.

M. Ernest Lefavre, L. L. C.
 J. Art. Gagnon.
LEFAVRE & GAGNON
 Successeurs Lefavre & Lefavre,
 Comptables-Auditeurs.

LIQUIDATION DE FAILLITES
 Compétence en ce qui concerne les faillites dans le règlement de comptes promis entre débiteurs et créanciers.
 147, COTE DE LA MONTAGNE
 (Coin Côte de la Montagne et Dalhousie), Québec.
 Téléphones: 1108 et 1908.

BELGE INTERNE.—Un Belge interné en Hollande désire recevoir les timbres-postes oblitérés pour refaire sa collection qu'il a perdue pendant la guerre. En retour, il enverra des souvenirs de guerre et du camp où il est interné. Adresse: Maurice Vandeputte, Belgian Soldier, Bloc 2, Camp I. Zeist, Hollande.

Le Franc-Parleur
 est administré par LA PUBLICITE, Enregistrée, et toutes les annonces et abonnements sont sous le contrôle exclusif de cette compagnie. Bureaux: 147, Côte de la Montagne. Il est imprimé par La Cie de Publication de Lévis, rue St-Louis, Lévis.

Arrêtez cette Toux
 Un rhume négligé peut quelquefois avoir des conséquences fatales. Soignez-vous tandis qu'il est encore facile de vous guérir.
"L'ANTITUSSINE" (Sirop pour la Toux)
 Guérit promptement les Rhumes, la Toux, l'Enrouement, l'Extinction de voix, soulage l'Asthme et la Consumption.
 Employez en même temps nos Pastilles spéciales pour la Gorge.

PHARMACIE L.-E. MARTEL
 51, RUE ST-JOSEPH, ST-ROCH TEL. 2483.
MARTEL & DION
 105 RUE ST-JOSEPH PHONE 6161

VOULEZ-VOUS
 une Couverture ou un Lambris
 Entièrement à l'épreuve du feu
 De belle apparence, Meilleur marché que la toile
 Ne Coutant pas un sou d'entretien
 S'améliorant en vieillissant.
 Achetez nos
BARDEAUX D'AMIANTE
 Nous avons des types différents pour les maisons d'habitation, les bâtiments de la ferme, etc.
 Demandez nos Catalogues et échantillons
La Cie Manufacturière d'Amiante
 79, Rue St-Pierre, QUEBEC, Qué.

J. L. LETOURNEAU
 BOUCHER LT EPICIER
 Epicerie de choix, Viandes de qualité, Vins et liqueurs. Spécialité: Poisson frais et salé. Tabac canadien. Mémoires de parties de pêche préparés avec soin. Les commandes par la poste reçoivent une attention toute spéciale.
 133, RUE DU PONT - - - TEL. 2141

LA PUBLICITE ENREGISTREE
PUBLICISTES
 Préparation de Brochures, Plaquettes, Catalogues, Rapports, Etc.
 Rédaction de Circulaires, Annonces, Mémoires, Lettres, Etc.
 En FRANÇAIS ou en ANGLAIS
Raoul Renault
 DIRECTEUR
 147, Cote de la Montagne
 TEL PHON: T L PHON:
 Bureaux: 3554. Résidence: 3517

Vous trouverez partout
 LE
Scotch Crawford
 ET LE
Cognac Gaston Dugas
 LE NEC PLUS ULTRA DES LIQUEURS

LES PRODUITS
"PURITAS"
BIEN DE MEILLEUR
 SONT FABRIQUES DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC
 POURQUOI ACHETER LES PRODUITS ETRANGERS?
 ENCOURAGEONS LES NOTRES

ORDONNEZ AVANT LE 1ER AVRIL
 Nous vous avisons de commander dès maintenant votre provision de Vins et Liqueurs.
 Les liqueurs de Marques s'en vont rapidement et ne pourront être remplacées.
 Notre stock est encore assez complet, mais vous devriez ordonner avant qu'il soit trop tard.
Quebec Preserving Co.
 Importateurs de Vins et Liqueurs
QUEBEC.

The Victor Quarry Co, Ltd.
 Pierre de Deschambault.
 Pierre taillée et ciselée.
 Travaux d'art, une spécialité.
PRIX FOURNIS SUR DEMANDE
BUREAU
 147 COTE DE LA MONTAGNE
 Carrière à St-Marc. Téléphone 2858.

Le Franc-Parleur
 FAIT LA
Campagne contre les Produits d'Ontario...
 Depuis trois mois il recommande à ses lecteurs de boycotter les maisons d'Ontario tant que la question bilingue ne sera pas réglée.
 Ceux qui vont bénéficier de cette campagne, ce sont les marchands de la province de Québec.
 Pas moins d'un million de piastres était envoyé tous les ans, à la maison Eaton par des Canadiens-Français.
 Grâce à la campagne que poursuit le Franc-Parleur, une partie de cet argent restera désormais dans notre province et c'est le marchand local qui en bénéficiera.
 Pour nous aider à poursuivre cette campagne, nous demandons l'aide de tous les Canadiens-Français, des marchands en particulier qui seront appelés à en bénéficier directement ou indirectement.
Envoyez-nous votre Abonnement
Donnez-nous vos Impressions
Le Franc-Parleur
 147 Cote de la Montagne - - - QUEBEC.
 Téléphone 3554

Une ame de maman

(Le Passe-Temps)

Malgré les larmes désespérées de sa mère qu'il adorait pourtant, Jacques, à 19 ans, s'était enrôlé dans le 22^e régiment, à l'automne de 1914. Epris d'aventures, la guerre lui avait enfin fourni une occasion inespérée de "voir le pays nouveau", comme il disait, tout en soutenant sa vieille mère, veuve depuis quelque dix ans. Puis, son régiment avait quitté la ville pour aller s'entraîner à Amherst, dans la Nouvelle-Écosse. C'était vers le commencement de mars 1915. L'ordre était arrivé brusquement que Jacques avait à peine eu le temps de s'embrasser sa pauvre maman. Elle, affolée, la tête perdue comme une pauvre chose qui ne sait que sangloter, s'était cramponnée à lui. Tout son adieu déchirant n'avait pu s'exprimer que par un mot articulé péniblement à travers de longs hoquets de sanglots : "Jacques ! Mon Jacques !"

Cette scène avait désemparé, bouleversé le soldat. De grosses larmes roulaient sur ses joues. "Aie confiance, je reviendrai", avait-il dit. Et soudain, incapable de supporter plus longtemps ce désespoir, il s'était brusquement dégaîné, avait ouvert la porte et s'était enfui, comme un fou, courant éperdument vers la caserne pour échapper aux sanglots de sa mère qui lui déchiraient toujours les veilles... "Adieu, maman !" Il avait pourtant jeté ce cri, cri lamentable dans lequel son âme avait passée tout entière. Mais elle n'avait rien entendu. S'était-elle seulement rendu compte que son Jacques n'était plus dans ses bras ? Elle était restée là, inerte, ses yeux fixes, inconsciente de sa douleur même. Elle ne comprenait rien de ce qui se passait ; son fils, ce beau grand garçon, jeune et fort, allait volontairement se jeter dans l'horrible mêlée, là-bas, au-delà des mers, sur le sol de la France...

Depuis bientôt trois ans, Jacques est au front. Peut-être a-t-il eu plus d'aventures qu'il n'en soupçonnait, mais nul ne peut l'affirmer, car il n'est pas homme à se vanter. Il a deux blessures et une décoration à son actif. Depuis le jour cruel des adieux, sa pauvre vieille mère, frappée au cœur, a vécu dans une morne indifférence de la vie. Obstinée à la solitude, la pensée de son Jacques la harcèle sans répit. Ses yeux ne se raniment que pour lire les chères lettres qu'elle reçoit de lui. Ces lettres, plus tendres que régulières, se terminent toujours par ce qu'il lui avait dit le jour de la séparation : "Aie confiance, je reviendrai." Chaque fois pourtant elle refuse de se raccrocher à l'espoir et ses larmes coulent, coulent, mères sans fin, cependant qu'une prière inconsciente monte de son cœur meurtri.

Or, un jour, dans la petite maison où, depuis bientôt trois ans, elle régnait qu'une tristesse lourde et morne, un cri de triomphe et de joie s'est fait entendre. Ce miracle, cette résurrection de la mère, c'est une lettre de Jacques qui en est cause. "Ma bien-aimée maman, disait-elle, moi qui vis dans la mort depuis trois ans, j'ai peur, aujourd'hui, de mourir de bonheur. Enfin ! je vais pouvoir t'embrasser et te faire oublier, par mes caresses, tous ces longs mois de souffrances que t'a valu mon départ. Je viens d'obtenir un congé de trois mois et demain je quitterai mon enfer pour aller me blottir sur ton cœur. Je compte bien arriver pour Pâques ; les cloches, revenues de Rome, comme tu me le disais quand j'étais tout petit, t'en souviens, n'est-ce pas ? chanteront joyeusement et la résurrection du Christ et la renouveau de notre bonheur. Je te le disais bien que je reviendrais ! Cette fois, ce n'est plus une espérance, mais une certitude. Oh ! comme je vais t'embrasser, ma chère maman ! Je termine là-dessus, car je dois partir tantôt en reconnaissance avec quelques compagnons ; rassure-toi, il n'y a presque pas de danger, j'en ai vu bien d'autres ! — et puis c'est le

dernier, ta pensée me protégera. Je ne saurais plus que dire d'ailleurs sinon que je suis heureux et que je t'aime. A Pâques, à la Résurrection, ma bonne chère maman !

"Je te porterai moi-même tous les baisers que je te dois, Jacques."

La pauvre femme faillit devenir folle tant elle était déshabituée du bonheur... A la lecture de ces lignes, après un moment de stupeur, elle éprouva dans tout son être un tremblement nerveux. Le choc était trop subtil pour son cœur désabusé. La crainte, une crainte folle, violente, d'avoir une hallucination s'empara d'elle. Puis, la réaction se fit lentement ; elle relut, relut et relut encore ce message béni de son fils qu'elle n'osait quitter des yeux... Enfin, pour la première fois depuis trois ans, de douces larmes heureuses glissèrent sur ses joues. Et tout à coup ce fut une joie formidable, un rayonnement ! Elle riait, pleurait, chantait, parlait aux choses familières qui l'entouraient, meubles, portraits, bibelots ; tous ces objets lui semblaient avoir repris leur gaieté des anciens jours. Elle trouvait toujours un prétexte quelconque pour aller crier son triomphe aux voisins qui, gagnés par ce bonheur déhissant, en étaient arrivés à attendre presque aussi impatiemment qu'elle le retour de Jacques. "Demain, disait-elle, demain sans doute il arrivera..." Ce refrain joyeux, elle le répétait chaque jour, sans se lasser, sûre d'elle.

Cependant, le temps passait. Le samedi saint, la veille de Pâques, tous les clochers de la ville se mirent à carillonner un Alleluia vainqueur. "Enfin, pensa la maman, les cloches sont revenues ; ce sera son tour à lui demain ou lundi." Et, prise d'une idée fixe, elle se mit à parcourir Montréal à la recherche de roses rouges plutôt rares en cette saison. Rien ne pouvait être trop beau pour recevoir l'adoré. Rouges, elle les voulait rouges ces roses, d'un rouge sang pour qu'en les apercevant il s'imaginât voir une gerbe de coeurs qui l'attendaient, coeurs odorants, coeurs d'amour, coeurs ardents, compagnons du cœur de sa mère ! Ce qui nous semble des enfantillages, des absurdités même, est souvent un trait du génie maternel... Elle finit par en trouver six, des American Beauties superbes aux pétales sanglants. "Il faudra bien qu'il arrive avant qu'il les se fane !" murmurait-elle avec ravissement. Et ce fut un redoublement de joie ; durant de longs moments, comme en extase, elle regardait ces fleurs dont le parfum lui parlait de Jacques. Elle les caressait avec des précautions infinies pour ne pas les meurtrir. Or, ce même après-midi, vers les cinq heures, on sonna à la porte. Un facteur. Il lui remit un petit colis à son adresse et, indifférent, continua son chemin vers le bonheur ou le malheur des autres.

Une Médaille de Conduite Distinguée, un chapelet et quelques autres menus objets, le tout visiblement taché de sang, voilà ce qu'on venait de lui remettre... Elle le prit fébrilement et y lut ces lignes tracées d'une écriture pénible, incertaine :

"Adieu, maman ! Ma dernière pensée pour toi. Garde ces pauvres souvenirs de ton fils qui te demande pardon de ta douleur et qui n'a qu'un regret : ne pas t'embrasser avant de mourir. Jacques."

Le pauvre petit soldat était mort en effet ; moins d'une heure après avoir écrit sa lettre joyeuse annonçant son retour au pays, un obus lui avait emporté les deux jambes, la veille même de son départ ! Il avait eu cependant la force d'écrire son adieu suprême à sa vieille maman. Et ces deux messages, l'un de bonheur, l'autre de mort, adressés le même jour, n'étaient parvenus à destination qu'à un mois d'intervalle : l'organisation militaire, si bien faite soit-elle, a de ces surprises étranges.

Les yeux de la mère, hagards, secs, étaient fixés sur ce papier tout imprégné du sang de Jacques. Droite, raide, elle demeurait là, sans bouger, sans penser. Puis lentement, lourdement, ses bras retombèrent. Et bientôt, sans un pleur, sans un cri, peut-être sans souffrance, un pauvre corps se laissa sur le parquet, entraî-

Toronto French

Le Droit de cette semaine nous signale un cas ébouriffant de Toronto French. Le voici dans toute son imbécille suavité :

Si quelques-uns de nos lecteurs ont des "chalands" qui sont "tourmentés" par les rats, qu'ils le disent immédiatement et nous leur enseignerons un remède absolument efficace pour guérir ces malheureux "Chalands". Vous n'aurez rien à risquer ; si le remède ne fait pas effet les "chalands" sont mécontents, vous n'aurez qu'à le dire et l'argent déboursé sera immédiatement remis à ces "chalands". Il pourrait bien se faire que ce remède ne donnerait pas tous les résultats attendus puisqu'il est vendu "sur". Il faudra y faire bien attention pour qu'il ne se gâte pas complètement.

Vous verrez d'ailleurs que ces remèdes sont bien vus de vos "chalands" parce qu'ils viennent dans une belle boîte, avec un "pennant en drap, des "chevalets découpés", "chicaneurs" et un enseigne en velours". Rien de plus charmant !

Nous n'inventons rien comme vous pourriez le constater vous-même par la lettre suivante adressée par une compatriote de Toronto à un de nos compatriotes d'Haricanna, Québec. Ce monsieur n'y a pu rien comprendre, et ses "chalands" non plus. Voyons nous-mêmes le texte de cette lettre :

"Cher monsieur —
Demandez à vos chalands s'ils sont tourmentés avec des RATS—7 entre 10 vous diront —Oui, qu'avez-vous pour cela ?
"Le bon sens exterminateur des rats est garanti de débarrasser sans aucun endroit des rats. Nos marchands sont autorisés de rembourser le prix à aucun chaland qui en est mécontent, et nous en faire charge.
"Le bon sens exterminateur des gardons est vendu sur les mêmes conditions.
"Ils viennent dans une belle boîte, avec un pennant en drap, des chevalets découpés, chicaneurs et un enseigne en velours.
"Signez et mallez la carte ci-jointe AU-JOURD'HUI. Si les marchands donnent satisfaction, payez-nous en 60 jours—si non, retournez-les.
"Bien à vous,
X..."

Si vous possédez des "chalands" assez instruits pour comprendre ce français-là, envoyez-les immédiatement à Toronto, ils sont malades.
Mais le Droit a été trop charitable pour cette maison de Toronto. Il aurait dû donner son nom. Des bêtes curieuses comme celle-là il importe qu'on les fasse connaître.
nant dans sa chute de magnifiques roses rouges dont les pétales vinrent gracieusement tomber comme de grosses larmes de sang, autour d'un cadavre de femme : une mère !
L'âme de la maman avait enfin retrouvé l'âme du fils dans la résurrection, pour l'éternité !
Armand LECLAIRE.

Jacques et Marie

ROMAN MODERNE

Chapitre I
Jacques et Marie s'aimaient tendrement. Ils couronnèrent leurs amours par un mariage de raison et de sentiment.

Chapitre II
Les premières années de leur vie conjugale furent une perpétuelle lune de miel. De leur mariage naquirent trois enfants qui faisaient leur adoration et leur joie.

Chapitre III
Cependant, des nuages commencent à planer sur l'heureux couple. Les succès du mari dans les affaires avaient donné des goûts de grandeur à son épouse. Elle se créa un cercle d'amies qui la perdirent.

Chapitre IV
Elle n'est plus l'épouse fidèle et assidue des premières années. Elle néglige sa maison pour courir à tous les enchères, les bridges, les réunions des Enfants de Marie, des Dames Ste-Anne, etc. Elle ne manque pas un seul bazar.

Chapitre V
Désillusionné, Jacques se mit à fréquenter les clubs et les buvettes et il devint un ivrogne avéré. Dérisionnellement, on fut contraint de le conduire à Mastai.

Chapitre VI
Marie, découragée, alla conter ses peines à un de ses oncles, vieux curé de campagne, qui l'interrogea adroitement sur sa conduite. Il trouva le mal et appliqua le remède.

Chapitre VII
Marie est revenue une vraie femme d'intérieur. Elle a rompu avec toutes ses amies, elle a cessé de négliger ses devoirs domestiques.

Conclusion
Son mari, constatant que sa femme se consacrait avec dévouement aux soins du ménage et lui énoignait, malgré son ivrognerie, beaucoup d'affection, cessa de boire.
Et ils vécurent heureux comme dans les premières années de leur mariage.
JOSON.

J.-Arthur Larue Eugène Trudel
C. A., L. I. C. C. A., L. I. C.
LARUE & TRUDEL
COMPTABLES LICENCIÉS
(Chartered Accountants)
126, RUE ST-PIERRE

LaRue, Trudel & Picher

Liquidateurs des faillites, Administrateurs successions, Fiduciaires, Compromis entre débiteurs et créanciers. Experts.

EDIFICES "DOMINION" QUEBEC.
TELEPHONE:—4520 — 4521.

NOTAIRE DE LA
BANQUE D'HYDRO-ÉLECTRICITÉ
SANT-RÉMI
HENRI POULIOT,
NOTAIRE
CHAMBRE DES
EDIFICES "QUEBEC RAIL AY"
QUEBEC. TELEPHONE

TELEPHONE 5024
A. TREMBLAY, H. BELANGER
Tél. 4270. Tél. 5000.

TREMBLAY, BELANGER & FUGÈRE
Architectes et Ingénieurs Civils
147, Cote de la Montagne

Galpeault, St-Laurent,
Métayer & Laferté
AVOCATS
Édifice de la Banque Impériale
15, RUE ST-PIERRE Tel. 272

B. S. Lafrance
NOTAIRE
ARGENT A PRETER
40 E ST-PIERRE Tel. 1502

Hector Laferte Louis-A. Pouliot
Tél. rés. 4039. Tél. rés. 1723.
Tél. Bureau, 1925.
Laferté & Pouliot
AVOCAT
88, RUE ST-PIERRE

MAISON A VENDRE
Maison à vendre au Domaine Larret, contenant deux logements de six chambres chacun, terrain de 40 x 80. Chance exceptionnelle et conditions faciles. S'adresser, plus plus de détails, à Casier 102, bureau du "Franc-Parleur."
A VENDRE.—Magnifique propriété de quatre logements de six chambres chacun, pouvant être convertie en deux ou en un seul logement, située dans un des plus beaux endroits de Beauport, sur la cime de la côte, à proximité des églises, de l'école et de l'école. Chance exceptionnelle pour un prompt acheteur. Lumière électrique, gaz, eau, etc. Pour plus de détails, s'adresser à Casier 7, bureaux du Franc-Parleur, 147, Côte de la Montagne.

LIQUIDATION DE BOISSONS ET LIQUEURS SPIRITUEUSES

La prohibition étant décrétée à Québec pour le premier mai prochain

L'Épicerie O. Lacroix

19, RUE ST-JOSEPH
offre des prix de rabais dans toutes les boissons fortes que nous avons en magasin. C'est le bon temps pour nos amis de se faire une cave de réserve dans ces produits fins, car bien que la marchandise soit un peu plus chère que l'an dernier, c'est actuellement de beaucoup meilleur marché que ce sera au mois de mai.

VOYEZ NOS PRIX, S. V. P.

- | | |
|---|---|
| 1 bouteille Scotch . . . \$1.00 | 1 bouteille Brandy importé français, garanti, J. Colmeau et Cie. . . . 2.25 |
| 1 bouteille brandy . . . 1.00 | 1 bouteille de gin d'une pinte 1.75 |
| 1 gallon vin de Port "Domestic" 1.00 | 1 bouteille Irish Whisky d'une pinte 2.50 |
| 1 gallon vin de gingembre 1.00 | 1 caisse vin de Bordeaux, Barton et Guestier . 15.00 |
| 1 gallon vin de cerises 2.00 | 1 gallon vin de Port extra 3.00 |
| 1 bouteille Scotch "White Horse" 2.25 | 1 bouteille de Scotch "Old Mull" 2.25 |
| 1 gal vieux Rye, 6 ans 5.00 | |

L'Épicerie O. Lacroix

19 RUE ST-JOSEPH, 19 QUEBEC.

PAQUES

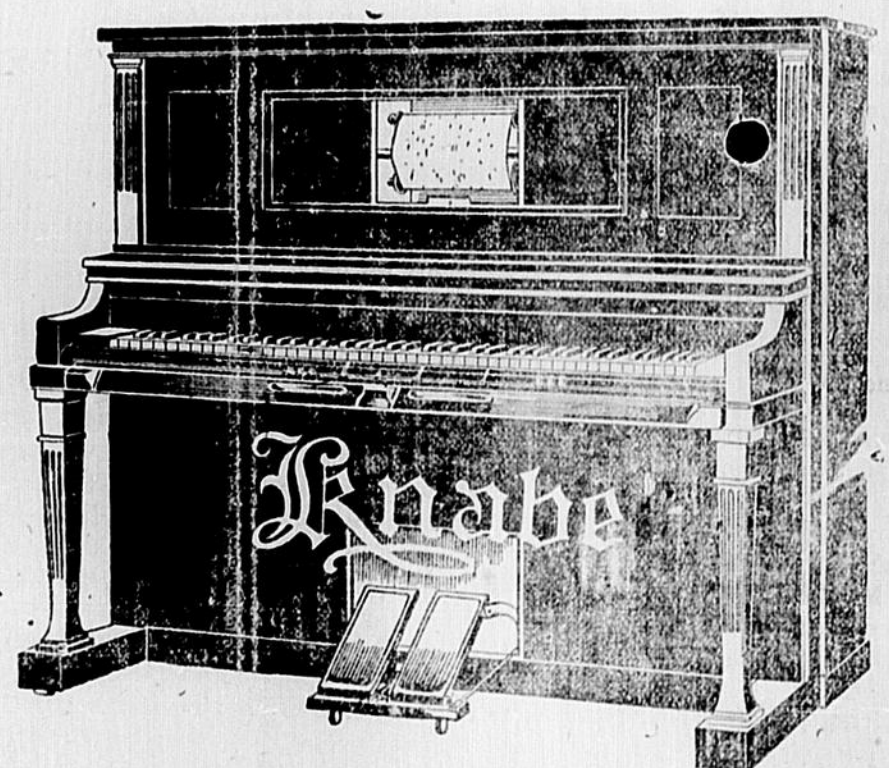
Viandes Fumées

LES MEILLEURES SUR LE MARCHÉ.

- Jambons cuits,
- Petits Jambons,
- Bacon,
- Cottage Roll,
- Saucisson ordinaire,
- Saucisson à l'ail,
- Saucisse Spéciale :

Insistez pour que votre fournisseur vous procure la marque RENO.

Paquet plus serré
pour qu'il conserve
Arome
Fraicheur
TABAC
CHAMPLAIN
FUMER CHIQUER
5^{CP} PAQUET PAQUETS 10^C



C'est le temps de songer à Acheter un Cadeau de Paques à votre Famille

Nous avons dans nos salons un assortiment de pianos qui surpasse tout ce qui s'est vu jusqu'à présent à Québec.
Il est important pour vous de venir nous rendre visite avant d'acheter ailleurs ; vous vous convaincrez par vous-même, que nos prix sont les plus bas et nos conditions les plus faciles.
Vous aurez l'avantage de choisir parmi les pianos de marques suivantes :

Knabe, Mason-Risch, Sherlock-Manning, C. Robitaille special.

En achetant de nous, vous avez l'avantage de traiter avec des Canadiens, d'acheter de la plus vieille et de la meilleure maison de la ville, de payer meilleur marché qu'ailleurs et d'avoir un instrument de qualité supérieure.

Nos pianos sont tous garantis et nous avons l'appréciation des meilleurs artistes.

C. ROBITAILLE ENR.

320 RUE ST-JOSEPH, QUEBEC.
Tl éphone 2291. En face de l'Église Jacques Cartier

Notes et commentaires

La Margarine.

La margarine était à peine admise en franchise que nous avons eu un embargo. Le commerce, qui s'approvisionnait aux Etats-Unis, s'est vu dans l'impossibilité de se procurer ce comestible.

Mais il y avait une raison pour justifier cet embargo.

On a voulu favoriser les maisons Swift et Harris Abattoir qui ont fabriqué chacune, pendant toute la durée de l'embargo, 50,000 livres de margarine par jour, et étant les seules à en avoir, ont aussi augmenté les prix.

On nous assure que la seule augmentation leur donnait des profits additionnels de \$2,000.00 par jour.

Sont-ils assez saerispants !

Où sont les profiteurs.

La nouvelle réglementation du pain, quant aux proportions d'ingrédients dont il doit être composé, au poids uniforme qu'il doit avoir, nous a valu une augmentation de prix. Nous le payions de 36 à 40 sous, on nous le vend maintenant de 40 à 48 sous.

Cette réglementation ayant été faite dans le but d'économiser la farine, peut-on nous expliquer pourquoi le pain a subi une hausse ?

Sont-ce les meuniers ou les boulangers qui nous volent ?

Nous devons avoir le pain de guerre le premier mars, le premier mars il n'y avait pas encore de farine de guerre sur le marché. On a accordé un délai jusqu'au 15, le 15 il n'y avait pas encore de farine de guerre sur le marché. Nous sommes rendu au 21 de mars, et nous n'avons pas encore suffisamment de farine de guerre dans le marché pour suffire à la consommation.

C'est comme cela que les têtes de linottes que nous avons à Ottawa conduisent la chose publique.

Evidemment, nous avons affaire à des fous à lier.

L'Union est malsaine.

Le cabinet d'union semble être délégué à quelques-uns de nos ministres.

M. White a attrapé la neurasthénie, aggravée d'un peu de bouderie, assure-t-on ; M. Rowell est esquinaté. C'est la bastonnade que lui a administrée M. Murphy qui l'a ainsi courbaturé.

Tous les deux sont en congé.

Le mal qui les rouge vient de l'Ouest : la réciprocité va leur donner des coliques qu'ils ne pourront pas surmonter.

Pas un seul catholique.

La Sun Life Insurance Company a publié son rapport annuel il y a quelques semaines. Elle fait des affaires d'or. Les catholiques du Canada contribuent largement à la prospérité de la compagnie.

Une personne digne de foi nous a affirmé que les catholiques étaient systématiquement exclus des hautes fonctions de cette compagnie, et cette personne, qui nous signalait la magnifique immeuble de la compagnie, à Montréal, nous disait : Dans ce somptueux édifice, les catholiques ne sont pas admis.

Tirez vos conclusions.

Est-ce le remords ?

L'Espérance le sénateur a pris la défense des Canadiens-français dans un discours qu'il a prononcé au Sénat.

Nous devons le féliciter des paroles qu'il a prononcées.

Il en faudra bien d'autres discours comme celui-là pour faire oublier à ses compatriotes la conduite qu'il a tenue. Et sa conduite ne cadre nullement avec les paroles qu'il a prononcées.

Mais cela importe peu. Ce qui importe, pour lui, c'est tout ce qui rapporte.

Larmes de crocodile.

Le "Chronicle" s'est apitoyé sur le sort de ce pauvre Sevigny, dégommé par Sa Majesté le peuple, et il jette un pleur sur sa profonde déchéance.

Ce sont des larmes de crocodile. Il ose croire que Sévigny a été sincère.

Quelle profonde erreur, ou quelle insigne mauvaise foi.

Si Sévigny eût été sincère il aurait pu conserver quelques amis.

Il voulait arriver vite, trop vite pour sa cervelle vide, et il s'est accroché les pieds.

Profiteurs.

Il n'y a pas qu'au Canada où les goinfres se sont enrichis aux dépens du peuple. En Angleterre, les fabricants de munitions ont fait des profits scandaleux, ils ont tout simplement volé le trésor public.

Ce sont tous ces profiteurs dans tous les pays, qui font durer la guerre, parce que cela fait leur affaire.

Sans âme et sans entrailles, ils restent insensibles à la boucherie qui se fait sur tous les fronts.

Il y en a quelques-unes parmi les Canadiennes-françaises, mais elles sont plus nombreuses chez les Anglaises, ces prédicantes de l'économie qui passent leur temps à faire de la propagande en faveur de l'économie des vivres et s'imaginent prendre leur rôle au sérieux.

Celle dont nous voulons parler est un type à part. De toutes fa-

tielle de la "Presse", les réflexions suivantes :

"Les attaques persistantes contre les Canadiens-français émanent, ainsi que la "Presse" le fait très bien remarquer, d'un certain élément tapageur et peu nombreux parmi les Canadiens de langue anglaise."

Mais alors comment expliquer que la presque totalité des journaux de l'Ontario donnent en pâture à leurs lecteurs, presque tous les jours, des insultes à notre adresse et leur insistent constamment toutes sortes de faussetés pour entretenir, parmi leur population, de la haine contre tout ce qui est français et catholique ?

Parlant des causes de la mésestime, M. Boyd dit :

"Le plus grand obstacle à la concorde et à l'unité nationale est l'ignorance qui règne en plusieurs parties du Dominion en ce qui concerne la véritable situation et l'attitude réelle du peuple canadien-français qui, en certains quartiers, a été calomnié et diffamé afin de mieux servir les intérêts politiques de certains individus et de certaines factions."

"L'ignorance qui règne en d'autres parties du Dominion à l'égard des Canadiens-français nous impose la nécessité, dans l'intérêt de l'unité nationale et de la concorde entre les races, d'exposer de façon suffisamment claire et compréhensible la véritable situation et l'attitude des Canadiens-français."

"On a beaucoup parlé de la Bonne Entente et du meilleur moyen qu'il pourrait y avoir d'assurer de bonnes relations entre les deux grandes races du Canada. Mais, après tout, il n'y a qu'un seul moyen d'arriver à la concorde entre les races et à l'unité nationale. Ce moyen a été formulé par un des grands Pères de la Confédération, Georges-Etienne Cartier, le collègue distingué et le compagnon d'armes du grand Canadien qui avait nom John A. MacDonald, quand il a dit : "Ma politique consiste dans le respect des droits de tous."

"Une coopération harmonieuse et amicale entre Canadiens de langue anglaise et française ne devrait pas être plus impossible aujourd'hui qu'elle ne l'était autrefois. Notre histoire nous enseigne ce que nous pouvons faire à cet égard. Baldwin s'adjointit à Lafontaine, non-seulement afin d'obtenir justice pour les Canadiens-français, mais en outre afin d'assurer la liberté politique de tous les Canadiens. D'un autre côté, MacDonald donnait son concours à Cartier afin que les droits des Canadiens-français pussent être sauvegardés, et en même temps, afin qu'une grande nation canadienne, où les deux races seraient sur un même pied, pût être fondée. Pour rappeler, à cet égard, les paroles historiques de MacDonald, il ne devait plus y avoir dans la suite de race supérieure, ni de race inférieure, au Canada."

Les efforts de M. Boyd, pour amener les Ontariens à une meilleure compréhension, sont louables, il mérite notre reconnaissance pour la louable attitude qu'il a prise.

Mais craignons tout qu'il n'ait pas tout le succès qu'il devrait être en lieu d'en attendre. Il y a si longtemps que les esprits sont chauffés à blanc, qu'on les tient au paroxysme, qu'il faudrait une campagne longue et soutenue pour déraciner les préjugés. Il faudrait qu'il s'élevât, au centre même du fanatisme, quelques hommes courageux, pour faire l'éducation des Ontariens. Et même si cela devait arriver, trouveraient-ils des journaux qui consentiraient à accepter leurs articles ?

Louable tentative

Nous avons parlé, il y a quelques semaines, de la naïve question, que nous serions portés à qualifier d'hypocrite, posée par M. Frank Wise, de Toronto, un des membres les plus apparemment enthousiastes de la farce de la Bonne Entente.

Dans une lettre à la "Presse", M. Wise demandait, après s'être plaint du boycottage que subissait sa maison d'éditeurs : "Mais que veut donc la province de Québec ?"

La "Presse" a fait à la question de M. Wise une réponse au point, modérée mais complète et péremptoire. Dans l'article que nous avons publié sur ce sujet, nous avons concrétisé les demandes des Canadiens-français par cette phrase : "Nous voulons tout simplement vivre notre vie, parler notre langue, pratiquer notre religion."

M. John Boyd, le consciencieux biographe de Sir Georges-Etienne Cartier, qui nous a souvent ému par sa sympathie, n'a pas cru laisser passer cet incident sans en profiter pour faire un nouvel appel à la population ontarienne et lui demander de cesser ses attaques contre la province de Québec.

Il a publié une traduction de la réponse de la "Presse" à M. Wise, qu'il a fait précéder de quelques remarques judicieuses et d'appels à la conciliation, et qu'il a fait suivre d'extraits du discours de Sir Lomer Gouin sur la motion Francoeur. Tout cela a été mis en brochure et tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui sont profusément distribués dans l'Ontario et dans l'Ouest.

Dans les remarques qu'il a faites, M. Boyd s'est révélé un bon ami des Canadiens-français. Il a laissé entrevoir qu'une des raisons qui l'avaient engagé à faire cette traduction, c'est que les extraits qui avaient été faits de la réponse de la "Presse" et que le télégraphe avait transmis par tout le pays, avaient été tronqués, comme, d'ailleurs, la plupart des traductions de journaux canadiens-français que la "Gazette" offre à ses lecteurs, et qu'elle tronque et falsifie sciemment pour satisfaire son fanatisme.

Après avoir signalé la falsification, M. Boyd ajoute :

"Ce sont de semblables citations dénaturées et fausses de déclarations canadiennes-françaises qui tendent précisément à accroître, plutôt qu'à atténuer, les regrettables malentendus qui régissent actuellement..."

Nous croyons devoir détacher des remarques de M. Boyd, qui accompagnent la traduction de l'ar-

Une prédicante de l'économie

cons elle diffère de la généralité des femmes.

C'est une grande femme dont les formes ressemblent plutôt à un poteau de télégraphe qu'aux contours gracieux de la fille d'Eve. Elle ne mesure pas moins de six pieds, et sur cette longue charpente, deux grands bras se détachent. Un cou d'outarde, une tête oblongue, des cheveux roux, sale, un long nez ressemblant à un bec d'aigle, une bouche démesurément grande, ornée de dents d'un pouce, relevant la lèvre supérieure, sur laquelle se prélassent des poils jaunes qui donnent du "cachet", un cachet roccoco, à cette physionomie. Avec cela des oreilles en calèche et une voix qui se monche continuellement.

Madame, par snobisme, parcourt toute la ville, prêchant l'économie. Elle pénètre dans tous les milieux, fait des conférences, distribue des cartes d'adhésion à la ligue de l'économie des vivres.

Par politesse, on l'écoute, on signe son adhésion.

Mais tout cela est d'une amère ironie.

L'économie des vivres, il n'est pas nécessaire de la prêcher, chez le peuple, elle s'impose forcément. Même ceux qui gagnent des salaires de \$150.00 à \$200.00 par mois, et qui ont une famille, sont forcés de la pratiquer afin de boucler leur budget.

Cette grande dame fait sa propagande dans une automobile de \$5,000.00, conduite par un chauffeur en livrée.

Elle nage dans l'argent et ne peut se faire une idée de la gêne qui règne chez le peuple, dans les foyers ouvriers où cinq, six, et jusqu'à dix enfants grugent autour de la table.

Elle est stérile, cette grande dame ; en tout cas, elle n'a jamais eu d'enfants. Elle habite cependant une maison d'une douzaine de grandes pièces ; elle garde trois servantes, une gouvernante, un serviteur, un cocher, un chauffeur.

N'ayant pas eu le courage d'avoir des enfants, elle élève des chiens primés aux expositions canines, qui lui ont coûté des centaines de piastres ; elle possède trois chats angoras, un perroquet, des oiseaux.

Et tous ces animaux de maison ont leurs niches, leurs couchers, leurs cages, qui sont d'un luxe inouï. Et la nourriture qu'on leur donne est choisie avec plus de soin que celle que l'on offre aux serviteurs.

Récemment, pour se rendre aux appels du gouvernement qui recommande la surproduction et l'élevage intensif, elle a fait l'acquisition d'une demi-douzaine de poules qu'elle a placées dans des cages qui lui ont coûté au-delà de \$30.00.

Dans sa maison, à part la nourriture de choix que consomment les caniches, les bidoux et les oiseaux, il se gaspille des vivres en quantité suffisante pour nourrir toute une famille de dix personnes.

Et ce sont ces dames qui nagent dans l'abondance, qui se privent d'absolument rien, qui gaspillent inconsidérément la nourriture du bon Dieu, qui se permettent d'aller prêcher l'économie dans des demeures où le père et la mère sont forcés de se priver, de refuser même quelques petites douceurs aux enfants.

N'est-ce pas que c'est cynique, n'est-ce pas la de l'ironie bien caractérisée ?

Commencez, mesdames, par prêcher d'exemple. Mettez un frein au gaspillage criminel qui se fait chez vous. Et lorsque vous aurez mis ordre aux dépenses de votre maison, vous aurez peut-être le droit de vous intéresser à ce que les autres économisent.

ROSALIE.

LE TRAMWAY A LEVIS

—Bonjour ! où vas-tu ?

—A Lauzon.

—Prends-tu le tramway ?

—Certainement.

—Connais-tu la topographie du comté de Lévis ?

—Eh ! pourquoi ?

—Voici :

"Imagine-toi que l'on a divisé le réseau du tramway à Lauzon, en trois sections : la première de la traverse à la correspondance de Bienville ; la seconde, de la correspondance à la fourche des chemins (sic) ; et la troisième, de la fourche au terminus. L'on exigera cinq centus pour chacune de ces sections, ce qui fait quinze centus pour le prix du passage."

—Que veux-tu dire avec tes fourches et tes sections ?

—Tu ne lis donc pas les journaux ?

—Quelques fois !

—Eh bien, mon ami, ce plan stupide a été préparé par notre corps public qui s'appelle "La chambre de commerce de Lévis".

—Oh, alors je comprends, mais il faut espérer qu'il ne sera pas accepté, car s'il subit le sort de toutes les propositions de ce corps public, le poulet va mourir dans son écuille.

—C'est déjà fait.

La compagnie du Tramway ayant absolument besoin d'argent, a proposé un plan qui fut accepté d'emblée.

L'un des directeurs de la dite compagnie fit remarquer que pour se servir des propositions de la Chambre de Commerce, il lui faudrait faire suivre un cours de topographie à ses conducteurs, ce qui serait assez difficile, et au public voyageur ce qui serait stupide.

Et voilà ?

Cette idée géniale a germé dans la cervelle de M. Alfred-S. Gravel, le Commissaire plus commissaire que jamais de la Commission du Havre.

R'a d'étonnant à cela, car vous savez qu'il a les yeux barrés : il louche !

LAUZON.

TRIBUNE LIBRE

M. le Rédacteur,

Vous avez parlé, la semaine dernière, du gouverneur de l'Arizona, qui tricote des bas pour les soldats, et vous en avez fait des gorges-chaudes.

Ne riez pas trop.

Si bon nombre d'entre nous n'en sommes pas encore rendus à devenir des tatillons, nous nous y acheminons rapidement.

Je ne veux pas dire que nous autres, Canadiens-français, nous nous résignerons à manier les broches à tricoter, mais je puis bien vous dire que depuis que ma femme et ma fille sont à l'ambition pour tricoter des bas pour les soldats, comme si l'Etat n'était pas capable de leur en donner, je suis tout en guenilles, je n'ai plus de boutons à ma chemise et à mes caleçons, et mes culottes en manquent aussi, ce qui est très dangereux pour attraper le rhume de cerveau.

Avec ces nouvelles habitudes que contractent nos femmes, jointes au suffrage féminin que même Borden doit leur donner, je me demande ce que nous allons devenir.

A nous autres, membres du sexe fort, échoiera les soins du ménage, le débarbouillage de la marmaille, le lavage des couches, à moins que nos femmes, sortant de leur rôle, ne fassent comme les Anglaises, qu'elles ne deviennent stériles.

Jean Meurs.

Une voix sympathique

Nous n'avons pas parlé de l'assaut qui a été fait, dernièrement, en Saskatchewan, parce que les journaux quotidiens ont donné des détails complets sur l'explo-

tion de fanatisme qui a eu lieu à bas.

Cependant, sur cette question, nous croyons devoir reproduire les remarques que le *Phoenix*, de Saskatoon, a faites dernièrement. Il est si rare, dans la presse anglaise, de rencontrer des voix sympathiques, qu'il nous est toujours agréable de les signaler.

Voici les remarques du journal de Saskatoon :

TRIBUNE LIBRE

M. le Rédacteur,

Vous avez parlé, la semaine dernière, du gouverneur de l'Arizona, qui tricote des bas pour les soldats, et vous en avez fait des gorges-chaudes.

Ne riez pas trop.

Si bon nombre d'entre nous n'en sommes pas encore rendus à devenir des tatillons, nous nous y acheminons rapidement.

Je ne veux pas dire que nous autres, Canadiens-français, nous nous résignerons à manier les broches à tricoter, mais je puis bien vous dire que depuis que ma femme et ma fille sont à l'ambition pour tricoter des bas pour les soldats, comme si l'Etat n'était pas capable de leur en donner, je suis tout en guenilles, je n'ai plus de boutons à ma chemise et à mes caleçons, et mes culottes en manquent aussi, ce qui est très dangereux pour attraper le rhume de cerveau.

Avec ces nouvelles habitudes que contractent nos femmes, jointes au suffrage féminin que même Borden doit leur donner, je me demande ce que nous allons devenir.

A nous autres, membres du sexe fort, échoiera les soins du ménage, le débarbouillage de la marmaille, le lavage des couches, à moins que nos femmes, sortant de leur rôle, ne fassent comme les Anglaises, qu'elles ne deviennent stériles.

Jean Meurs.

TRIBUNE LIBRE

M. le Rédacteur,

Vous avez parlé, la semaine dernière, du gouverneur de l'Arizona, qui tricote des bas pour les soldats, et vous en avez fait des gorges-chaudes.

Ne riez pas trop.

Si bon nombre d'entre nous n'en sommes pas encore rendus à devenir des tatillons, nous nous y acheminons rapidement.

Je ne veux pas dire que nous autres, Canadiens-français, nous nous résignerons à manier les broches à tricoter, mais je puis bien vous dire que depuis que ma femme et ma fille sont à l'ambition pour tricoter des bas pour les soldats, comme si l'Etat n'était pas capable de leur en donner, je suis tout en guenilles, je n'ai plus de boutons à ma chemise et à mes caleçons, et mes culottes en manquent aussi, ce qui est très dangereux pour attraper le rhume de cerveau.

Avec ces nouvelles habitudes que contractent nos femmes, jointes au suffrage féminin que même Borden doit leur donner, je me demande ce que nous allons devenir.

A nous autres, membres du sexe fort, échoiera les soins du ménage, le débarbouillage de la marmaille, le lavage des couches, à moins que nos femmes, sortant de leur rôle, ne fassent comme les Anglaises, qu'elles ne deviennent stériles.

Jean Meurs.

TRIBUNE LIBRE

M. le Rédacteur,

Vous avez parlé, la semaine dernière, du gouverneur de l'Arizona, qui tricote des bas pour les soldats, et vous en avez fait des gorges-chaudes.

Ne riez pas trop.

Si bon nombre d'entre nous n'en sommes pas encore rendus à devenir des tatillons, nous nous y acheminons rapidement.

Je ne veux pas dire que nous autres, Canadiens-français, nous nous résignerons à manier les broches à tricoter, mais je puis bien vous dire que depuis que ma femme et ma fille sont à l'ambition pour tricoter des bas pour les soldats, comme si l'Etat n'était pas capable de leur en donner, je suis tout en guenilles, je n'ai plus de boutons à ma chemise et à mes caleçons, et mes culottes en manquent aussi, ce qui est très dangereux pour attraper le rhume de cerveau.

Avec ces nouvelles habitudes que contractent nos femmes, jointes au suffrage féminin que même Borden doit leur donner, je me demande ce que nous allons devenir.

A nous autres, membres du sexe fort, échoiera les soins du ménage, le débarbouillage de la marmaille, le lavage des couches, à moins que nos femmes, sortant de leur rôle, ne fassent comme les Anglaises, qu'elles ne deviennent stériles.

Jean Meurs.

TRIBUNE LIBRE

M. le Rédacteur,

Vous avez parlé, la semaine dernière, du gouverneur de l'Arizona, qui tricote des bas pour les soldats, et vous en avez fait des gorges-chaudes.

Ne riez pas trop.

Si bon nombre d'entre nous n'en sommes pas encore rendus à devenir des tatillons, nous nous y acheminons rapidement.

Je ne veux pas dire que nous autres, Canadiens-français, nous nous résignerons à manier les broches à tricoter, mais je puis bien vous dire que depuis que ma femme et ma fille sont à l'ambition pour tricoter des bas pour les soldats, comme si l'Etat n'était pas capable de leur en donner, je suis tout en guenilles, je n'ai plus de boutons à ma chemise et à mes caleçons, et mes culottes en manquent aussi, ce qui est très dangereux pour attraper le rhume de cerveau.

Avec ces nouvelles habitudes que contractent nos femmes, jointes au suffrage féminin que même Borden doit leur donner, je me demande ce que nous allons devenir.

A nous autres, membres du sexe fort, échoiera les soins du ménage, le débarbouillage de la marmaille, le lavage des couches, à moins que nos femmes, sortant de leur rôle, ne fassent comme les Anglaises, qu'elles ne deviennent stériles.

Jean Meurs.

TRIBUNE LIBRE

M. le Rédacteur,

Vous avez parlé, la semaine dernière, du gouverneur de l'Arizona, qui tricote des bas pour les soldats, et vous en avez fait des gorges-chaudes.

Ne riez pas trop.

Si bon nombre d'entre nous n'en sommes pas encore rendus à devenir des tatillons, nous nous y acheminons rapidement.

Je ne veux pas dire que nous autres, Canadiens-français, nous nous résignerons à manier les broches à tricoter, mais je puis bien vous dire que depuis que ma femme et ma fille sont à l'ambition pour tricoter des bas pour les soldats, comme si l'Etat n'était pas capable de leur en donner, je suis tout en guenilles, je n'ai plus de boutons à ma chemise et à mes caleçons, et mes culottes en manquent aussi, ce qui est très dangereux pour attraper le rhume de cerveau.

Avec ces nouvelles habitudes que contractent nos femmes, jointes au suffrage féminin que même Borden doit leur donner, je me demande ce que nous allons devenir.

A nous autres, membres du sexe fort, échoiera les soins du ménage, le débarbouillage de la marmaille, le lavage des couches, à moins que nos femmes, sortant de leur rôle, ne fassent comme les Anglaises, qu'elles ne deviennent stériles.

Jean Meurs.

TRIBUNE LIBRE

M. le Rédacteur,

Vous avez parlé, la semaine dernière, du gouverneur de l'Arizona, qui tricote des bas pour les soldats, et vous en avez fait des gorges-chaudes.

Ne riez pas trop.

Si bon nombre d'entre nous n'en sommes pas encore rendus à devenir des tatillons, nous nous y acheminons rapidement.

Je ne veux pas dire que nous autres, Canadiens-français, nous nous résignerons à manier les broches à tricoter, mais je puis bien vous dire que depuis que ma femme et ma fille sont à l'ambition pour tricoter des bas pour les soldats, comme si l'Etat n'était pas capable de leur en donner, je suis tout en guenilles, je n'ai plus de boutons à ma chemise et à mes caleçons, et mes culottes en manquent aussi, ce qui est très dangereux pour attraper le rhume de cerveau.

Avec ces nouvelles habitudes que contractent nos femmes, jointes au suffrage féminin que même Borden doit leur donner, je me demande ce que nous allons devenir.

A nous autres, membres du sexe fort, échoiera les soins du ménage, le débarbouillage de la marmaille, le lavage des couches, à moins que nos femmes, sortant de leur rôle, ne fassent comme les Anglaises, qu'elles ne deviennent stériles.

Jean Meurs.

TRIBUNE LIBRE

M. le Rédacteur,

Vous avez parlé, la semaine dernière, du gouverneur de l'Arizona, qui tricote des bas pour les soldats, et vous en avez fait des gorges-chaudes.

Ne riez pas trop.

Si bon nombre d'entre nous n'en sommes pas encore rendus à devenir des tatillons, nous nous y acheminons rapidement.

Je ne veux pas dire que nous autres, Canadiens-français, nous nous résignerons à manier les broches à tricoter, mais je puis bien vous dire que depuis que ma femme et ma fille sont à l'ambition pour tricoter des bas pour les soldats, comme si l'Etat n'était pas capable de leur en donner, je suis tout en guenilles, je n'ai plus de boutons à ma chemise et à mes caleçons, et mes culottes en manquent aussi, ce qui est très dangereux pour attraper le rhume de cerveau.

Avec ces nouvelles habitudes que contractent nos femmes, jointes au suffrage féminin que même Borden doit leur donner, je me demande ce que nous allons devenir.

A nous autres, membres du sexe fort, échoiera les soins du ménage, le débarbouillage de la marmaille, le lavage des couches, à moins que nos femmes, sortant de leur rôle, ne fassent comme les Anglaises, qu'elles ne deviennent stériles.

Jean Meurs.

Tribune libre

LE TRAMWAY A LEVIS

—Bonjour ! où vas-tu ?

—A Lauzon.

—Prends-tu le tramway ?

—Certainement.

—Connais-tu la topographie du comté de Lévis ?

—Eh ! pourquoi ?

—Voici :

"Imagine-toi que l'on a divisé le réseau du tramway à Lauzon, en trois sections : la première de la traverse à la correspondance de Bienville ; la seconde, de la correspondance à la fourche des chemins (sic) ; et la troisième, de la fourche au terminus. L'on exigera cinq centus pour chacune de ces sections, ce qui fait quinze centus pour le prix du passage."

—Que veux-tu dire avec tes fourches et tes sections ?

—Tu ne lis donc pas les journaux ?

—Quelques fois !

—Eh bien, mon ami, ce plan stupide a été préparé par notre corps public qui s'appelle "La chambre de commerce de Lévis".

—Oh, alors je comprends, mais il faut espérer qu'il ne sera pas accepté, car s'il subit le sort de toutes les propositions de ce corps public, le poulet va mourir dans son écuille.

—C'est déjà fait.

La compagnie du Tramway ayant absolument besoin d'argent, a proposé un plan qui fut accepté d'emblée.

L'un des directeurs de la dite compagnie fit remarquer que pour se servir des propositions de la Chambre de Commerce, il lui faudrait faire suivre un cours de topographie à ses conducteurs, ce qui serait assez difficile, et au public voyageur ce qui serait stupide.

Et voilà ?

Cette idée géniale a germé dans la cervelle de M. Alfred-S. Gravel, le Commissaire plus commissaire que jamais de la Commission du Havre.

R'a d'étonnant à cela, car vous savez qu'il a les yeux barrés : il louche !

LAUZON.

TRIBUNE LIBRE

M. le Rédacteur,

Vous avez parlé, la semaine dernière, du gouverneur de l'Arizona, qui tricote des bas pour les soldats, et vous en avez fait des gorges-chaudes.

Ne riez pas trop.

Si bon nombre d'entre nous n'en sommes pas encore rendus à devenir des tatillons, nous nous y acheminons rapidement.

Je ne veux pas dire que nous autres, Canadiens-français, nous nous résignerons à manier les broches à tricoter, mais je puis bien vous dire que depuis que ma femme et ma fille sont à l'ambition pour tricoter des bas pour les soldats, comme si l'Etat n'était pas capable de leur en donner, je suis tout en guenilles, je n'ai plus de boutons à ma chemise et à mes caleçons, et mes culottes en manquent aussi, ce qui est très dangereux pour attraper le rhume de cerveau.

Avec ces nouvelles habitudes que contractent nos femmes, jointes au suffrage féminin que même Borden doit leur donner, je me demande ce que nous allons devenir.

A nous autres, membres du sexe fort, échoiera les soins du ménage, le débarbouillage de la marmaille, le lavage des couches, à moins que nos femmes, sortant de leur rôle, ne fassent comme les Anglaises, qu'elles ne deviennent stériles.

Jean Meurs.

TRIBUNE LIBRE

M. le Rédacteur,

Vous avez parlé, la semaine dernière, du gouverneur de l'Arizona, qui tricote des bas pour les soldats, et vous en avez fait des gorges-chaudes.

Ne riez pas trop.

Si bon nombre d'entre nous n'en sommes pas encore rendus à devenir des tatillons, nous nous y acheminons rapidement.

Je ne veux pas dire que nous autres, Canadiens-français, nous nous résignerons à manier les broches à tricoter, mais je puis bien vous dire que depuis que ma femme et ma fille sont à l'ambition pour tricoter des bas pour les soldats, comme si l'Etat n'était pas capable de leur en donner, je suis tout en guenilles, je n'ai plus de boutons à ma chemise et à mes caleçons, et mes culottes en manquent aussi, ce qui est très dangereux pour attraper le rhume de cerveau.

Avec ces nouvelles habitudes que contractent nos femmes, jointes au suffrage féminin que même Borden doit leur donner, je me demande ce que nous allons devenir.

A nous autres, membres du sexe fort, échoiera les soins du ménage, le débarbouillage de la marmaille, le lavage des couches, à moins que nos femmes, sortant de leur rôle, ne fassent comme les Anglaises, qu'elles ne deviennent stériles.

Jean Meurs.

TRIBUNE LIBRE

M. le Rédacteur,

Vous avez parlé, la semaine dernière, du gouverneur de l'Arizona, qui tricote des bas pour les soldats, et vous en avez fait des gorges-chaudes.

Ne riez pas trop.

Si bon nombre d'entre nous n'en sommes pas encore rendus à devenir des tatillons, nous nous y acheminons rapidement.

Je ne veux pas dire que nous autres, Canadiens-français, nous nous résignerons à manier les broches à tricoter, mais je puis bien vous dire que depuis que ma femme et ma fille sont à l'ambition pour tricoter des bas pour les soldats, comme si l'Etat n'était pas capable de leur en donner, je suis tout en guenilles, je n'ai plus de boutons à ma chemise et à mes caleçons, et mes culottes en manquent aussi, ce qui est très dangereux pour attraper le rhume de cerveau.

Avec ces nouvelles habitudes que contractent nos femmes, jointes au suffrage féminin que même Borden doit leur donner, je me demande ce que nous allons devenir.

A nous autres, membres du sexe fort, échoiera les soins du ménage, le débarbouillage de la marmaille, le lavage des couches, à moins que nos femmes, sortant de leur rôle, ne fassent comme les Anglaises, qu'elles ne deviennent stériles.

Jean Meurs.

TRIBUNE LIBRE

M. le Rédacteur,

Vous avez parlé, la semaine dernière, du gouverneur de l'Arizona, qui tricote des bas pour les soldats, et vous en avez fait des gorges-chaudes.

Ne riez pas trop.

Si bon nombre d'entre nous n'en sommes pas encore rendus à devenir des tatillons, nous nous y acheminons rapidement.

Je ne veux pas dire que nous autres, Canadiens-français, nous nous résignerons à manier les broches à tricoter, mais je puis bien vous dire que depuis que ma femme et ma fille sont à l'ambition pour tricoter des bas pour les soldats, comme si l'Etat n'était pas capable de leur en donner, je suis tout en guenilles, je n'ai plus de boutons à ma chemise et à mes caleçons, et mes culottes en manquent aussi, ce qui est très dangereux pour attraper le rhume de cerveau.

Avec ces nouvelles habitudes que contractent nos femmes, jointes au suffrage féminin que même Borden doit leur donner, je me demande ce que nous allons devenir.

A nous autres, membres du sexe fort, échoiera les soins du ménage, le débarbouillage de la marmaille, le lavage des couches, à moins que nos femmes, sortant de leur rôle, ne fassent comme les Anglaises, qu'elles ne deviennent stériles.

Jean Meurs.

TRIBUNE LIBRE

M. le Rédacteur,

Vous avez parlé, la semaine dernière, du gouverneur de l'Arizona, qui tricote des bas pour les soldats, et vous en avez fait des gorges-chaudes.

Ne riez pas trop.

Si bon nombre d'entre nous n'en sommes pas encore rendus à devenir des tatillons, nous nous y acheminons rapidement.

Je ne veux pas dire que nous autres, Canadiens-français, nous nous résignerons à manier les broches à tricoter, mais je puis bien vous dire que depuis que ma femme et ma fille sont à l'ambition pour tricoter des bas pour les soldats, comme si l'Etat n'était pas capable de leur en donner, je suis tout en guenilles, je n'ai plus de boutons à ma chemise et à mes caleçons, et mes culottes en manquent aussi, ce qui est très dangereux pour attraper le rhume de cerveau.

Avec ces nouvelles habitudes que contractent nos femmes, jointes au suffrage féminin que même Borden doit leur donner, je me demande ce que nous allons devenir.

A nous autres, membres du sexe fort, échoiera les soins du ménage, le débarbouillage de la marmaille, le lavage des couches, à moins que nos femmes, sortant de leur rôle, ne fassent comme les Anglaises, qu'elles ne deviennent stériles.

Jean Meurs.

TRIBUNE LIBRE

M. le Rédacteur,

Vous avez parlé, la semaine dernière, du gouverneur de l'Arizona, qui tricote des bas pour les soldats, et vous en avez fait des gorges-chaudes.

Ne riez pas trop.

Si bon nombre d'entre nous n'en sommes pas encore rendus à devenir des tatillons, nous nous y acheminons rapidement.

Je ne veux pas dire que nous autres, Canadiens-français, nous nous résignerons à manier les broches à tricoter, mais je puis bien vous dire que depuis que ma femme et ma fille sont à l'ambition pour tricoter des bas pour les soldats, comme si l'Etat n'était pas capable de leur en donner, je suis tout en guenilles, je n'ai plus de boutons à ma chemise et à mes caleçons, et mes culottes en manquent aussi, ce qui est très dangereux pour attraper le rhume de cerveau.

Avec ces nouvelles habitudes que contractent nos femmes, jointes au suffrage féminin que même Borden doit leur donner, je me demande ce que nous allons devenir.

A nous autres, membres du sexe fort, échoiera les soins du ménage, le débarbouillage de la marmaille, le lavage des couches, à moins que nos femmes, sortant de leur rôle, ne fassent comme les Anglaises, qu'elles ne deviennent stériles.

Jean Meurs.

TRIBUNE LIBRE

M. le Rédacteur,

Vous avez parlé, la semaine dernière, du gouverneur de l'Arizona, qui tricote des bas pour les soldats, et vous en avez fait des gorges-chaudes.

Ne riez pas trop.

Si bon nombre d'entre nous n'en sommes pas encore rendus à devenir des tatillons, nous nous y acheminons rapidement.

Je ne veux pas dire que nous autres, Canadiens-français, nous nous résignerons à manier les broches à tricoter, mais je puis bien vous dire que depuis que ma femme et ma fille sont à l'ambition pour tricoter des bas pour les soldats, comme si l'Etat n'était pas capable de leur en donner, je suis tout en guenilles, je n'ai plus de boutons à ma chemise et à mes caleçons, et mes culottes en manquent aussi, ce qui est très dangereux pour attraper le rhume de cerveau.

Avec ces nouvelles habitudes que contractent nos femmes, jointes au suffrage féminin que même Borden doit leur donner, je me demande ce que nous allons devenir.

A nous autres, membres du sexe fort, échoiera les soins du ménage, le débarbouillage de la marmaille, le lavage des couches, à moins que nos femmes, sortant de leur rôle, ne fassent comme les Anglaises, qu'elles ne deviennent stériles.

Jean Meurs.

TRIBUNE LIBRE

M. le Rédacteur,

Vous avez parlé, la semaine dernière, du gouverneur de l'Arizona, qui tricote des bas pour les soldats, et vous en avez fait des gorges-chaudes.

Ne riez pas trop.

Si bon nombre d'entre nous n'en sommes pas encore rendus à devenir des tatillons, nous nous y acheminons rapidement.

Je ne veux pas dire que nous autres, Canadiens-français, nous nous résignerons à manier les broches à tricoter, mais je puis bien vous dire que depuis que ma femme et ma fille sont à l'ambition pour tricoter des bas pour les soldats, comme si l'Etat n'était pas capable de leur en donner, je suis tout en guenilles, je n'ai plus de boutons à ma chemise et à mes caleçons, et mes culottes en manquent aussi, ce qui est très dangereux pour attraper le rhume de cerveau.

Avec ces nouvelles habitudes que contractent nos femmes, jointes au suffrage féminin que même Borden doit leur donner, je me demande ce que nous allons devenir.

A nous autres, membres du sexe fort, échoiera les soins du ménage, le débarbouillage de la marmaille, le lavage des couches, à moins que nos femmes, sortant de leur rôle, ne fassent comme les Anglaises, qu'elles ne deviennent stériles.

Jean Meurs.

TRIBUNE LIBRE

M. le Rédacteur,

Vous avez parlé, la semaine dernière, du gouverneur de l'Arizona, qui tricote des bas pour les soldats, et vous en avez fait des gorges-chaudes.

Ne riez pas trop.

Si bon nombre d'entre nous n'en sommes pas encore rendus à devenir des tatillons, nous nous y acheminons rapidement.

Je ne veux pas dire que nous autres, Canadiens-français, nous nous résignerons à manier les broches à tricoter, mais je puis bien vous dire que depuis que ma femme et ma fille sont à l'ambition pour tricoter des bas pour les soldats, comme si l'Etat n'était pas capable de leur en donner, je suis tout en guenilles, je n'ai plus de boutons à ma chemise et à mes caleçons, et mes culottes en manquent aussi, ce qui est très dangereux pour attraper le rhume de cerveau.

Avec ces nouvelles habitudes que contractent nos femmes, jointes au suffrage féminin que même Borden doit leur donner, je me demande ce que nous allons devenir.

A nous autres, membres du sexe fort, échoiera les soins du ménage, le débarbouillage de la marmaille, le lavage des couches, à moins que nos femmes, sortant de leur rôle, ne fassent comme les Anglaises, qu'elles ne deviennent stériles.

Jean Meurs.

TRIBUNE LIBRE

M. le Rédacteur,

Vous avez parlé, la semaine dernière, du gouverneur de l'Arizona, qui tricote des bas pour les soldats, et vous en avez fait des gorges-chaudes.

Ne riez pas trop.

Si bon nombre d'entre nous n'en sommes pas encore rendus à devenir des tatillons, nous nous y acheminons rapidement.

Je ne veux pas dire que nous autres, Canadiens-français, nous nous résignerons à manier les broches à tricoter, mais je puis bien vous dire que depuis que ma femme et ma fille sont à l'ambition pour tricoter des bas pour les soldats, comme si l'Etat n'était pas capable de leur en donner, je suis tout en guenilles, je n'ai plus de boutons à ma chemise et à mes caleçons, et mes culottes en